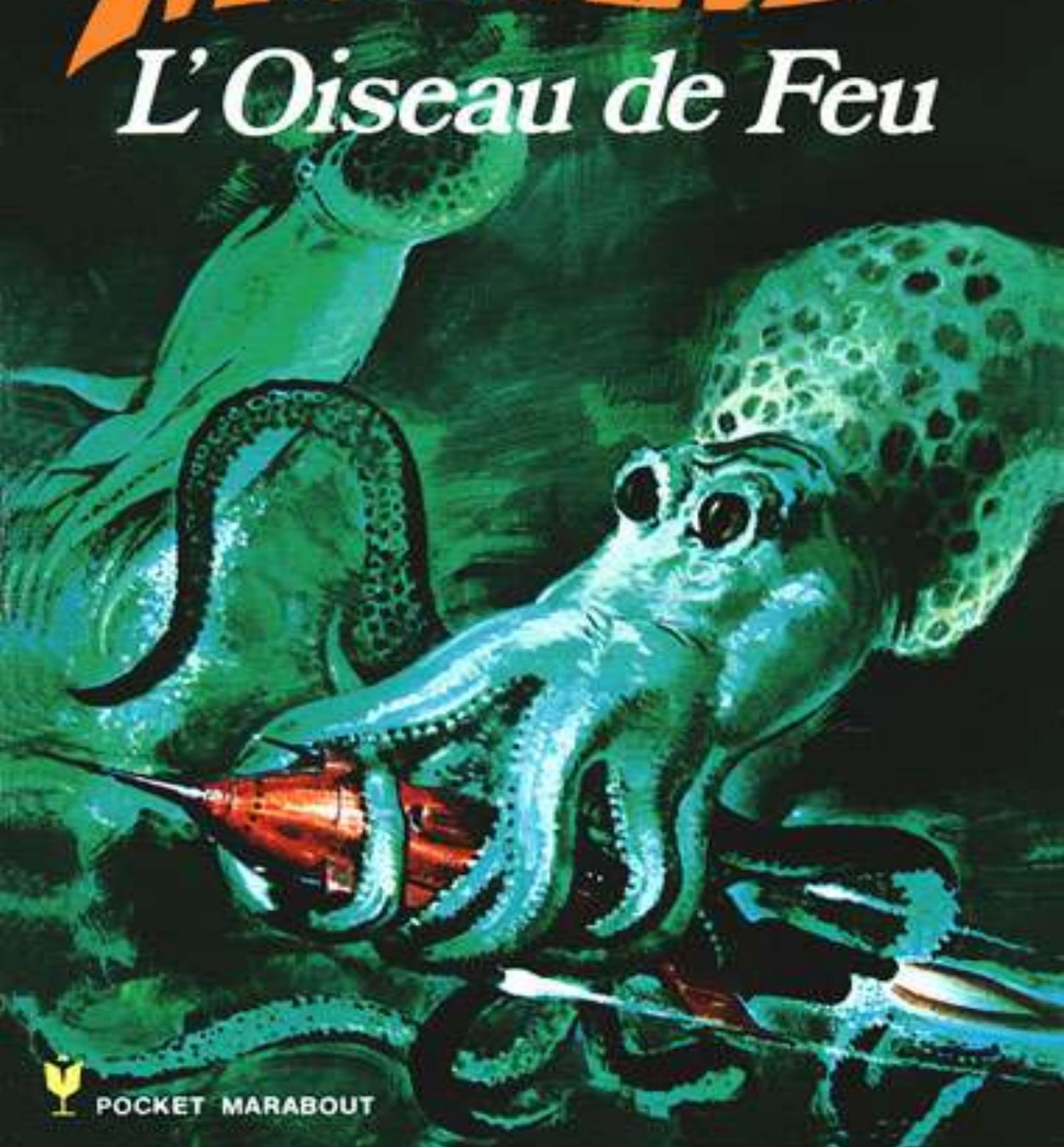


HENRI VERNES

# BOB MORANE

## *L'Oiseau de Feu*



POCKET MARABOUT

HENRI VERNES

# BOB MORANE

---

## L'OISEAU DE FEU



**marabout junior**

Couverture de Pierre Joubert

Illustrations de Henri Lievens

© 1969, by les Éditions Gérard & C°, Verviers.

# I

Ce n'était pas un voilier de snobs, construit à la fois pour la vitesse et la parade et à bord duquel on est aussi inconfortablement installé que si on se trouvait allongé sur le tranchant d'une lame de rasoir. Plutôt un solide petit cotre à la vieille mode, pansu, avec une cabine spacieuse et un mât pas trop haut, à voile aurique, fait pour la croisière et la promenade mais capable, grâce à ses formes étudiées, de tenir parfaitement la mer, même par gros temps. Bob Morane et son ami Bill Ballantine l'avaient acheté à bon compte à Tulagi, et il s'était révélé une excellente acquisition car, depuis plusieurs semaines que les deux amis bourlinguaient au hasard de leur fantaisie dans les parages des îles Salomon, ils avaient essuyé déjà quelques grains et leur esquif s'était vaillamment comporté.

Pour le moment, la *Papoua* – c'était le nom du cotre – voguait calmement, voilure réduite, sur la mer de Corail agitée seulement d'une douce houle avec, sur l'horizon, quelques îles frangées de palmiers du plus plaisant effet.

Bill Ballantine tourna nonchalamment son large visage couronné de cheveux roux vers Bob Morane, qui tenait la barre, et il jeta :

— Pouvez dire c'que vous voudrez commandant, mais la mer y a rien d'tel pour s'isoler. Personne pour nous déranger ici et nous forcer à la bagarre. Pas de Monsieur Ming, pas de Miss Ylang Ylang, pas de Docteur Xhatan. Au rancart tous ces épouvantails !... C'est la douce vie, à ne rien faire et à avoir la liberté de s'abandonner à tout moment à ses sentiments patriotiques.

En prononçant ces dernières paroles, Ballantine saisit une bouteille de whisky posée près de lui sur le plat-bord et en lampa une grande gorgée, à même le goulot. Il était Écossais et c'était cela qu'il appelait « s'abandonner à ses sentiments patriotiques ».

Véritable géant – il frisait les deux mètres – Bill Ballantine, vêtu d'un simple slip, étalait ses quelque cent dix kilos de muscles et d'os sur l'étroit bordage du *Papoua* et était occupé à pêcher, labeur qui pour lui consistait à se nouer le bout de la ligne au gros orteil et à attendre, tout en se cuisant au soleil, qu'un poisson vorace, ou dégoûté de l'existence, daignât mordre à l'appât.

— Si par hasard tu ferais un gros, fit remarquer Morane, tu risquerais fort de valser à la flotte.

— Rien à craindre, dit le géant avec un grand rire. Ma ligne n'est pas assez solide. Casserait net si j'en ferais un gros.

— Sans doute, mais un fil de nylon, même très fin, coupe comme un rasoir. Je te vois faisant des effets de muscles sur une plage à la mode avec un orteil en moins... Tu perdrais au moins la moitié de tes admiratrices.

À plusieurs reprises, Ballantine hochait la tête, comme perdu dans des pensées profondes, tout en murmurant :

— La moitié de mes admiratrices... La moitié de mes admiratrices...

Et soudain il sursauta, pour dire tout haut :

— Vous avez raison, commandant. Vous êtes le plus perfectionné des empêcheurs de danser en rond, mais vous avez raison... Ça coupe comme un rasoir ces trucs-là.

Rapidement, il débarrassa son gros orteil de la ligne, qu'il se contenta de tenir à la main. Le silence s'établit entre les deux amis, silence que troublait seulement le crissement de l'étrave qui fendait l'eau en provoquant par instants la fuite aérienne d'un poisson volant.

Tout en tenant la barre d'une main sûre, Bob Morane promenait les regards de ses yeux gris d'acier sur l'étendue marine. Une ride barrait son front bronzé, couronné de cheveux drus et noirs, coupés court.

— Il y a une chose qui m'étonne, dit-il, c'est qu'il y ait si peu de monde dans le coin. Il y a des petites îles tout près et, logiquement, à cette heure, on devrait apercevoir des barques de pêcheurs indigènes à ne savoir qu'en faire.

— Est-ce que cela n'aurait pas un rapport avec les bouées rouges qu'on a dépassées tout, à l'heure ? risqua l'Écossais.

— Les bouées rouges ! fit Morane en haussant ses épaules musclées. C'est dans les possibilités. Reste à savoir dans quel sens il est interdit de les franchir.

Il était Français, lui, et aimait savoir le pourquoi des choses ; en outre, comme tous ceux de sa race, il ne pouvait apercevoir une clôture – ou une ligne de bouées rouges – sans avoir justement l'envie de les franchir.

— Je crois que j'ai attrapé quelque chose ! s'exclama Bill, dont la ligne s'était animée de soubresauts convulsifs.

D'un mouvement du poignet, le géant tira un poisson bleu argenté qui ne devait pas peser loin d'un kilo.

C'est à ce moment précis que le cotre fut violemment secoué et projeté en l'air, comme soulevé par une lame de fond, pour presque aussitôt se coucher sur le côté, à tel point que Morane, accroché à la barre, eut besoin de faire appel à toute sa science de la navigation pour l'empêcher de chavirer. Ce fut tout juste s'il eut le temps de distinguer cette forme rouge et oblongue, qui avait jailli de la mer à une dizaine de mètres à peine du voilier, pour bondir dans le ciel.

Le choc avait projeté Bill Ballantine les quatre fers en l'air au fond du bateau. Il se redressa, furieux du grotesque de sa chute, et aussi d'avoir perdu son poisson.

— Qu'est-ce que c'était ? grogna-t-il. Un cachalot qui voulait se donner de l'air, ou le serpent de mer ?

— Un cachalot ? fit Morane. En as-tu déjà vu un rouge... et en train de voler ?

Tout en parlant, le Français désignait un étrange appareil qui évoluait à vive allure dans le ciel. Cela ressemblait à la fois à un avion et à une fusée à cause de quatre ailes, fort étroites, en delta, et d'un empennage de même forme. L'ensemble était peint en rouge vif, sauf le nez, très effilé, qui se terminait par un long rostre rappelant l'épée d'un espadon et qui brillait comme de l'argent.

Le mystérieux engin s'était éloigné, puis il revint à grande vitesse, dans un bruit déchirant de réacteurs, vers le *Papoua*, autour duquel il se mit à décrire de grands cercles. Pendant quelques secondes seulement car, soudain, il pointa le nez vers

la mer et plongea, pour reparaître beaucoup plus loin et replonger, encore, mais sans reparaître cette fois.

— Ah ça ! fit Bill, qu'est-ce que c'était qu'cette mécanique ? Pas un sous-marin... Un sous-marin ça ne vole pas.

— Pas un avion non plus, dit Morane à son tour, car un avion ça ne plonge pas.

— Alors un avion-sous-marin.

— Ou un sous-marin-avion... fit Bob. Je ne vois en effet pas d'autre solution, mon vieux Bill.

Mais, en même temps, une explication commençait à se faire jour en lui au sujet de la présence des bouées qu'ils avaient dépassées peu de temps auparavant.

Rageusement, Bill Ballantine avait brandi le poing en direction de l'endroit où avait disparu l'étrange appareil couleur de feu.

— Quand je pense qu'à quelques mètres près, ce requin volant nous fracassait comme une cacahuète !... On devrait leur enlever leur permis de conduire à ces...

— C'est plutôt nous qui, sans doute, n'aurions pas dû nous trouver ici, coupa doucement Morane.

— Comment « pas dû nous trouver ici » ? sursauta le colosse. Est-ce que, par hasard, la mer ne serait plus, à tout le monde ?

— Les bouées, Bill... Souviens-toi... Les bouées...

La colère de Ballantine tomba aussi soudainement qu'elle s'était levée.

— Les bouées, murmura-t-il. Vous croyez que... ?

Bob Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Bill, je crois que...

Le sourcil froncé, il fixa son regard sur la mer, pour reprendre aussitôt :

— D'ailleurs, je crois que nous serons bientôt fixés... Ou je m'abuse fort, ou nous allons avoir de la visite.

Il montrait deux vedettes rapides qui, bondissant comme des poissons volants à la surface des vagues, venaient dans leur direction. À l'arrière de chacune d'elles flottait l'Union Jack.

— Grises comme l'estuaire de la Tamise, commenta Bill. À coup sûr militaires... et anglaises...

— Avec des pavillons pareils, tu ne voudrais quand même pas qu'il s'agisse de bâtiments martiens quand même, fit remarquer Bob.

— Qui sait !... S'il s'agissait d'un camouflage...

Il ne s'agissait pas d'un camouflage, car les vedettes s'étaient placées de chaque côté du cotre et avançaient maintenant à son allure, tandis qu'une voix criait dans un mégaphone, en un anglais haut perché que jamais aucun Martien n'aurait pu imiter :

— Stoppez ou nous vous coulons !... C'est un ordre !

— Aide-moi à larguer les voiles, Bill, fit Morane. On ne peut vraiment résister à une invitation lancée avec autant de courtoisie.

\*\*\*

Le *Papoua* s'était, à présent immobilisé, doucement ballotté par la vague et toujours encadré par les vedettes à bord desquelles on distinguait nettement les silhouettes de militaires en armes. L'une d'elles se rapprocha très près du petit voilier, un grappin fut lancé et plusieurs militaires passèrent d'un bord à l'autre. Aussitôt, des mitrailleuses furent braquées sur les deux amis, tandis qu'un des nouveaux venus glapissait un ordre.

— Les mains en l'air !

Ni Morane ni Ballantine n'obéirent. Alors, le militaire qui avait parlé répéta, plus haut, mais aussi trop haut, car sa voix cassa :

— Les mains en l'air !

C'était un sous-officier à la peau rose, aux cheveux et à la moustache d'un roux éteint. Plus très jeune ; il s'agissait sans doute d'un de ces rats de casernes vieilli sous le harnais et pour lesquels le grade de sous-lieutenant est un peu comme une Terre Promise. Son menton, trop court pour lui permettre de retenir la jugulaire de sa casquette, l'obligeait à tenir sans cesse la bouche ouverte, un peu comme un chien qui va mordre, mais cela ne faisait peur à personne, et surtout pas à nos deux navigateurs solitaires.

— Les mains en l'air ! répéta pour la troisième fois le sous-officier.

— Peux pas, répondit calmement Bill. J'ai les bras trop lourds.

— Et moi du rhumatisme dans les épaules, enchaîna Morane.

Cette fois, le sous-officier n'insista pas. Malgré sa morgue apparente, il n'était pas homme à faire mitrailler à bout portant deux inconnus dont le seul tort, à preuve du contraire, était d'aimer un peu trop la liberté, mot auquel un Anglais s'efforce toujours, dans la mesure du possible, de conserver tous son sens.

— Que faites-vous ici ? se contenta-t-il d'interroger.

— Nous sommes de paisibles voyageurs, expliqua Bob. Nous venons de Tulagi et bourlinguons d'île en île... Est-ce défendu par Sa Majesté...

— Ce ne serait pas défendu, répondit l'autre, si vous ne vous trouviez ici en zone militaire. En zone interdite. Vous m'entendez : in-ter-di-te...

— Comment pouvions-nous deviner... ? risqua Ballantine.

— Et les bouées, vous ne les avez pas vues ?... Des bouées rouges.

— Sûr que nous les avons vues, reconnut Morane, mais nous ne savions pas à quoi elles servaient. Il y en a de semblables le long des côtes, en France, pour empêcher de faire du ski nautique.

— Et comme nous ne faisions pas de ski nautique, enchaîna Ballantine.

Cette logique prit au dépourvu le sous-officier qui, tandis que son menton partait à la recherche de la jugulaire, ne put que marmonner dans sa moustache :

— Évidemment... Évidemment...

Mais il n'était pas homme à se laisser abattre, car presque aussitôt il jetait :

— Vos papiers !

Quelques secondes plus tard, il compulsait les passeports des deux voyageurs. Au bout d'un moment, il hocha la tête, en déclarant :

— Bien entendu, ils sont en règle. Mais les espions ont toujours des papiers en règle... Il faudra nous accompagner.

— De toute façon, il aurait fallu en passer par-là, fit Bob avec un sourire, passeports en règle ou non.

Le sous-officier désigna la vedette à bord de laquelle il était venu.

— Si vous voulez changer de bord, messieurs. Votre voilier sera remorqué jusqu'à la base.

Il désignait une petite terre proche où, entre les cocotiers, on distinguait la blancheur d'assez nombreuses constructions.

— Comment s'appelle cette île ? interrogea Morane. Nous aimerions savoir où nous allons.

— Disons qu'elle n'a plus de nom depuis que l'armée britannique l'occupe, répondit le sous-officier avec un sourire narquois. Appelez-la l'île-sans-nom si cela vous fait plaisir...

Et, comme les soldats poussaient les deux amis en direction de la vedette, Bill Ballantine s'insurgea.

— Nous vous répétons que nous sommes de paisibles voyageurs. De vulgaires touristes !... Vous m'entendez : des touristes !

Un ricanement aigu échappa au sous-officier.

— Des touristes, hein ?... C'est bien ça... Les espions se font toujours passer pour des touristes... Un air connu...

S'adressant aux soldats, il enchaîna aussitôt, d'une voix bourrue :

— Emmenez-les !... Ils s'expliqueront à la base.

— Eh minute ! protesta encore Bill en résistant à la poussée des soldats. Espions, c'est vite dit. Je suis sujet britannique et je n'aime pas qu'on me donne des noms d'oiseaux, ni qu'on me bouscule.

— Laisse tomber, mon vieux, fit Morane calmement. Puisque tu es citoyen britannique, tu es aussi contribuable, et ces vedettes militaires sont un peu ta propriété. Alors, puisque tu as l'occasion d'en profiter...

L'Écossais n'insista pas et, suivi de Bob, il passa sur la vedette. Quelques minutes plus tard, les trois embarcations, le *Papoua* étant remorqué, voguaient à vitesse réduite vers l'île-sans-nom.

Au fur et à mesure qu'on s'en approchait, l'intérieur de l'île se précisait, et on distinguait des constructions importantes : casernements, entrepôts, châteaux d'eau, le tout flambant neuf, comme si cela avait été construit la veille.

Les trois embarcations abordèrent à un wharf fait de blocs de corail entassés et sur lesquels on avait coulé du ciment. Les prisonniers furent poussés à travers une place dévorée par le soleil et encombrée de tout l'appareillage portuaire classique : grues, tracteurs, bulldozers. Ça et là, des soldats en coutil de travail s'affairaient mais, avec l'indifférence propre aux Britanniques, qui ne s'étonnent pas facilement ; ce fut tout juste s'ils jetèrent des regards distraits en direction des nouveaux venus. Ceux-ci furent menés vers une petite bicoque aux murs et au toit de béton et qu'entourait un réseau de fil de fer barbelé. La destination d'une telle cahute était à ce point évidente que Morane et Ballantine ne doutèrent pas un seul instant qu'elle serait leur logis provisoire au cours de leur séjour dans l'île-sans-nom.

Ils furent en effet introduits à l'intérieur de ce qui allait être leur prison – ils ne gardaient aucun doute à ce sujet. C'était une pièce de cinq mètres sur cinq environ, aux murs et au plafond bétonnés, tout comme le sol d'ailleurs, et dont l'unique fenêtre était garnie de barreaux. Quant à la porte, complètement métallique, il aurait fallu une charge de plastic pour en venir à bout. Pour tout ameublement, deux lits de fer garnis de matelas qui semblaient bourrés de coquilles de noix, une table et deux chaises.

— Pas gai l'endroit, grogna Bill Ballantine. Et dire que, comme citoyen britannique, je me suis toujours cru faisant partie d'un peuple libre – le peuple le plus libre du monde dit la légende... Je vais me faire naturaliser chinois.

— Mon ami a raison, approuva Morane. Cette situation est intolérable. Nous exigeons d'être libérés immédiatement, ou tout au moins d'être conduits devant le chef de la base.

Les soldats étaient sortis. Le sous-officier marcha vers la porte et fit un pas au-dehors mais, avant de refermer le battant derrière lui, il eut un petit rire silencieux, comme si intérieurement il se réjouissait déjà du bon mot qu'il allait faire.

— Le chef de la base, dit-il. Rassurez-vous, vous le verrez, et avant longtemps, car ce sera lui qui commandera le peloton d'exécution... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

## II

Depuis plus d'une heure, Bob Morane et Bill Ballantine étaient enfermés dans leur cachot. Assis chacun sur une couchette, ils n'avaient pas encore prononcé le moindre mot, philosophant sans doute en eux-mêmes sur le mauvais sort qui, depuis toujours, s'acharnait sur eux. Depuis des années qu'ils étaient menés de Caïphe en Pilate par l'aventure, livrés aux pires dangers dont ils n'étaient jusqu'ici parvenus à se tirer qu'à force de courage, d'audace... et aussi grâce à leur goût du risque qui souvent les poussait à devancer l'ennemi, si dangereux fut-il, ils avaient décidé d'entreprendre cette croisière afin, espéraient-ils, de goûter un peu de paix. Eh bien ! non. Là aussi, les ennuis étaient venus à leur rencontre. Cela devenait une véritable prédestination. Presque une malédiction.

Le premier, Bill Ballantine releva la tête.

— Pas à dire, commandant, maugréa-t-il, mais on s'est encore mis dans un fameux pétrin, et cela rien que pour avoir franchi une ligne de bouées.

— Bah ! fit Morane avec indifférence, ce n'est pas un crime.

— N'empêche que ce maudit sous-off a parlé de peloton d'exécution... Pas moins !

— Il aurait pu aussi bien parler du supplice de la roue, ou de l'entonnoir... Tu sais quand on vous force à avaler des litres et des litres d'eau...

Cette description parut bouleverser l'Écossais, qui glissa :

— Quelle horreur !... Quand je pense qu'à une époque il y a eu des gens assez cruels pour obliger des suspects à ingurgiter... de l'eau. C'était vraiment le comble de la barbarie.

— Nous sommes loin de ce temps-là, assura Morane avec un sourire — mais au fond de lui-même il n'était guère trop convaincu. Quant à la fusillade, on ne fusille pas les gens comme ça, surtout pour avoir franchi une simple ligne de bouées. Nous ne sommes pas en temps de guerre. Rassure-toi,

nous n'avons rien à nous reprocher et tout finira par s'arranger... Mais je crois qu'on vient...

Au-dehors, des bruits de pas se rapprochaient en effet. La porte s'ouvrit et le sous-officier de tout à l'heure apparut, escorté de deux soldats armés, de mitrailleuses.

— Allons debout ! cria-t-il à l'adresse des captifs. Vous vouliez voir notre chef, eh bien ! vous allez le voir... *pour votre malheur*. Il vous attend hors du camp, avec le peloton d'exécution.

Morane se contenta de hausser les épaules, pour lancer sur un ton goguenard, en français :

— Arrête ton « charre », Ben Hur, on est arrivé...

Bill Ballantine, lui, ne possédait pas le calme tout olympien de son ami. L'humour du sous-officier commençait à lui taper sur les nerfs et, quand ça lui arrivait, il se sentait chaque fois pris d'une envie de taper sur quelqu'un, et pas sur les nerfs de ce quelqu'un. Il avança d'un pas vers le sous-officier et montra des mains à ce point larges que, brandies devant l'unique fenêtre, elles firent pendant un moment l'obscurité quasi totale dans l'étroite pièce.

— Écoutez, mon vieux, gronda-t-il à l'adresse du sous-officier, si vous ne la bouclez pas avec vos plaisanteries à trois pence le camion de dix tonnes, je vous enfonce à coups de poing votre casquette dans votre gueule de raie jusqu'à ce qu'elle vous étouffe.

Jamais le sous-officier n'avait eu autant d'ennuis avec sa jugulaire. On eût dit qu'elle et son menton allaient se séparer à jamais. Il avala sa salive, regarda avec respect les battoirs du géant, avala à nouveau sa salive puis rectifia la pose en lançant d'une voix à ce point neutre qu'elle aurait tout aussi bien pu sortir du gosier d'une statue grecque :

— Suivez-moi jusqu'au bureau de notre chef.

— C'est déjà mieux, constata Bill, mais ce serait mieux encore si, quand vous nous adressez la parole, vous disiez « sir ».

— Oui, sir, fit le sous-officier qui paraissait cette fois tout à fait dompté.

Encadrés par les trois militaires, Morane et Bill quittèrent leur prison et se dirigèrent vers une construction carrée, plus élégante que les autres, au sommet de laquelle flottait l'Union Jack et qu'entouraient des parterres de plantes tropicales. Il ne fallait pas être sorcier pour deviner qu'il s'agissait bien là du logis du commandant de la base.

La ligne des parterres fleuris fut franchie, on foula une allée garnie de gravier qui devait être soigneusement ratissé chaque matin, comme si on se trouvait dans un cottage cossu du Yorkshire. Et, quelques secondes plus tard, les prisonniers étaient introduits dans un étroit corridor sur lequel donnaient plusieurs portes.

— Vous allez comparaître devant le major, dit le sous-officier. Tout le temps, de l'entrevue, vous serez observés sans cesse et, au moindre geste suspect...

— Encore des menaces... fit remarquer Bob. Décidément, sergent, vous n'avez rien d'Alice et nous ne sommes pas au Pays des Merveilles...

— Je ne m'appelle pas Alice, dit l'interpellé d'une voix sombre, mais Albert Marmelon.

— Marmelon ! fit Morane avec un sourire. C'est bien ce que je pensais...

Une des portes fut ouverte et Marmelon la franchit, pour saluer raidement en lançant :

— Les suspects sont là, sir.

Une voix se fit entendre.

— Faites entrer ces gibiers de potence, sergent !... Et, surtout, tenez-les à l'œil... Sont sans doute capables de tout.

— Décidément, tout ce monde-là commence à exagérer, murmura Ballantine, et si cela continue je vais sérieusement m'énerver.

— Garde ton calme, conseilla Morane. On n'en a jamais trop.

Ils pénétrèrent dans une pièce assez vaste, garnie des traditionnels meubles en rotin et où des stores, soigneusement baissés, entretenaient une pénombre bleutée. Au plafond, une grande hélice brassait l'air tiède avec un bourdonnement de grand moustique affolé. Derrière un bureau, un homme était assis mais, à cause des persiennes baissées, il demeurait dans

l'ombre et l'on ne pouvait distinguer ses traits. Tout ce qu'on pouvait en dire, c'est qu'il portait la casquette et l'uniforme d'officier de l'armée de l'air britannique.

— Que vos hommes tiennent bien à l'œil ces rien-qui-vaillent, sergeant Marmelon, dit-il. Avec des individus pareils, on ne sait jamais exactement à quoi s'en tenir.

Morane serra les poings. Il eût aimé apprendre à vivre à ce malotru qui recevait ses visiteurs la casquette vissée sur le crâne comme s'il s'agissait d'une malformation congénitale, et qui en plus se permettait d'inqualifiables grossièretés.

Le sergeant Marmelon désigna des sièges aux deux amis et jeta d'une voix rogue :

— Asseyez-vous !

Décidés à prendre leur mal en patience, Bob et Ballantine obéirent. Il y eut un long silence, puis l'officier, les traits toujours enfouis dans l'ombre, commença :

— Messieurs, votre cas est grave... *très* grave même si vous l'ignorez...

— Nous aimerions savoir ce qu'on nous reproche exactement, fit Morane avec calme.

Il lui semblait que la voix de l'officier lui était familière, mais rien ne ressemble plus à l'accent d'un Anglais qui affecte le ton haut perché d'Oxford — même s'il a été élevé dans les bas quartiers de Liverpool — que l'accent d'un autre Anglais qui affecte également ce ton.

— Ce qu'on vous reproche ? fit l'officier. Ne faites pas les innocents. Vous êtes des espions qui se sont introduits clandestinement dans une base d'essai ultra-secrète, dans l'intention évidente de dérober des documents confidentiels, et vous demandez ce qu'on vous reproche !... Mieux vaut vous reconnaître coupables. Cela nous évitera de perdre du temps. Je pourrais sans retard réunir une cour martiale qui, bien entendu, voterait la peine de mort. Ainsi, dans moins d'une heure, vous seriez fusillés et tout le monde serait content. L'armée britannique n'a pas de temps à perdre avec des forbans de votre espèce.

Depuis un long moment déjà, Bill Ballantine se contenait. Cette fois, il n'y tint plus et, se dressant, prêt à s'élancer sur l'insulteur, il gronda :

— Eh ! minute... Tout officier que vous êtes, je vais vous faire bouffer vos bottes.

D'une main de fer, Bob Morane retint son ami par le poignet et le força à se rasseoir.

— Ne nous emballons pas, dit-il.

Il fit une pose, pour reprendre presque aussitôt, s'adressant directement à l'officier :

— Il est vraiment regrettable, sir, que vous vous livriez à de tels écarts de langage. Mais il est possible que vous n'en pouvez rien : peut-être avez-vous eu une nurse qui cumulait cet emploi et celui de gardienne de prison... Mettons les choses au point... Je m'appelle Bob Morane, commandant en disponibilité dans l'Armée de l'Air française, et voici mon ami Bill Ballantine qui...

— Le commandant Morane, Bill Ballantine ? coupa férolement l'officier. Alors, vous serez certainement fusillés !...

\*\*\*

Morane et Bill en avaient vu de toutes les couleurs au cours de leur existence de coureurs d'aventures, et il en fallait beaucoup pour les étonner. Pourtant, cette attaque trop directe les laissa sans voix durant quelques instants, et ils ne devaient même pas avoir l'occasion, par la suite, de protester, car l'officier, d'une main, avait remonté la persienne, tandis que, de l'autre, il enlevait sa casquette et la posait sur la table.

Le même sursaut, la même exclamation échappèrent à Morane et à Ballantine :

— Major Briggs !!!

Un visage auquel il était difficile de donner un âge, avec une peau couleur de brique mal cuite, des moustaches d'un blond agressif aux pointes cavalièrement relevées et des yeux couleur de mer nordique en furie ; des cheveux qui se raréfiaient mais parmi lesquels nulle grisaille n'apparaissait, bien que l'homme eût atteint la quarantaine. Au côté gauche de la vareuse d'officier, il y avait tant de décorations qu'on pouvait se

demander comment celui qui les portait pouvait ne pas avoir été nommé ministre de la guerre.

Le major Briggs était un vieil ami de Bob Morane et de Bill Ballantine qui, jadis à Aden, l'avaient aidé à mener à bien une fort mystérieuse affaire d'avions pirates.<sup>1</sup>

— Eh ! oui, le major Briggs, avait dit l'officier. Ça vous étonne de me voir là, hein, mes amis ?

— Et comment ! fit Ballantine avec joie. Je me disais bien qu'il y avait dans votre ton quelque chose qui ne cadrait pas avec la dignité d'un militaire britannique. Pour tout vous dire, je commençais à prendre la chose par le mauvais côté, et à un moment donné j'ai bien eu l'envie de vous attraper par la cravate... sans savoir qui vous étiez bien entendu... Si le commandant ne m'avait pas retenu...

— C'est pour cela que j'ai arrêté la plaisanterie à temps, dit Briggs. Je connais votre force Bill, et je ne tenais pas du tout à vous servir de punching-ball.

Le colosse se mit à rire, en disant :

— Pour une bonne surprise, c'est une bonne surprise, major, ça on peut le dire ! Le commandant et moi, on se croyait déjà sur le point d'être fusillés. Faut dire que votre subordonné n'y allait pas de main morte.

— Quand j'ai su que les « espions » se nommaient Bob Morane et Bill Ballantine, expliqua Briggs, j'ai fait monter une petite mise en scène pour vous effrayer, car vous avez sans le savoir violé une base ultra-secrète.

— Nous avons bien compris qu'il se passait quelque chose d'anormal quand nous avons vu cet appareil extraordinaire sortir des flots, intervint Morane.

Le major Briggs approuva.

— Un appareil extraordinaire, l'Oiseau de Feu !... Ça vous pouvez le dire, Bob... Le mot n'est même pas assez fort... Mais peut-être aimeriez-vous le voir de plus près ?

À ces dernières paroles, l'intérêt brilla dans les yeux de Bob et de Bill, qui échangèrent un regard complice.

---

<sup>1</sup> Lire : Panique dans le ciel.

— Si on aimeraient le voir ! s'exclama Morane en concrétisant leur pensée commune. Plutôt deux fois qu'une !

— Surtout qu'il a bien failli éventrer notre bateau comme s'il s'agissait d'un vulgaire sac de papier gonflé, renchérit Ballantine, et nous envoyer ad patres par la même occasion.

— Eh bien ! vous allez juger sur pièce, fit Briggs. Je sais pouvoir vous faire confiance... Si vous voulez me suivre...

Depuis un moment déjà, le sergent Marmelon et les soldats avaient disparu. Bob Morane et Bill Ballantine suivirent le major au-dehors et tous trois prirent place dans une jeep qui fila en direction des collines proches.

Il fallut quelques minutes à peine pour atteindre une haute falaise dans laquelle était encastrée une porte métallique à deux battants, flanquée par des sentinelles en armes.

Sur un commandement de Briggs, la porte fut ouverte et la jeep s'avança le long d'un tunnel creusé à même le roc et éclairé d'endroit en endroit par des lampes collées au plafond et protégées par des abat-jour grillagés.

— En voilà des précautions pour un vulgaire zinc, fit remarquer Ballantine. On se croirait dans le coffre-fort principal de la Banque d'Angleterre.

— Bientôt, vous comprendrez le pourquoi de tous ces mystères, répondit laconiquement Briggs.

La jeep s'arrêta à l'extrémité du tunnel et, tandis que le chauffeur demeurait au volant, Briggs, Morane et Ballantine mirent pied à terre.

Il leur fallut seulement faire quelques pas pour déboucher dans une vaste caverne où s'affairaient de nombreux techniciens vêtus de combinaisons spéciales. À l'extrémité de la salle, une large ouverture taillée dans le flanc de la colline laissait apercevoir un pan de ciel bleu.

Pourtant, ce qui devait retenir l'attention de Morane et de Bill Ballantine, ce fut le merveilleux engin couleur de feu, installé sur un plan incliné, au centre de la caverne. Il s'agissait selon toute évidence de l'appareil qu'ils avaient pu admirer en vol, quelques heures plus tôt, mais à présent il leur était possible de le détailler plus à loisir. De la taille d'un bombardier de petit tonnage, il affectait la forme d'une torpille, avec un

empennage en croix et quatre longues ailes étroites en delta. À l'avant de l'aile supérieure, qui le prolongeait, un cockpit bien caréné dans lequel, selon toute évidence, pouvaient prendre place quatre personnes. Vu de près, le rostre se révélait être en réalité un canon.

Une exclamation avait échappé, à Ballantine, sorte de condensé dans lequel explosait toute son admiration.

— Mince de coucou !

— Bill a raison, approuva calmement Morane. Cela me paraît être un engin extraordinaire. Pourriez-vous nous fournir quelques détails, major, ou est-ce absolument top-secret ?

— C'est absolument top-secret, répondit Briggs, mais je veux bien faire une exception pour des amis tels que vous, si vous me promettez de ne jamais rien répéter de ce que vous allez entendre.

— Bien entendu, vous avez notre parole, assura Morane.

Briggs sourit d'un air convaincu, en disant :

— Je sais pouvoir vous faire confiance, je le répète...

En désignant l'Oiseau de Feu, il reprit aussitôt :

— Cet appareil est le dernier-né de la technique britannique... Un engin terre-air-eau, à la fois avion et sous-marin... Deux réacteurs atomiques, vitesse pouvant atteindre douze mille kilomètres heure. Armement, atomique également... Aimeriez-vous jeter un coup d'œil à l'intérieur ?

— On en meurt d'envie, dit Morane.

— Si je devais y renoncer ou me priver à jamais de whisky, je n'hésiterais pas, assura Ballantine en ayant soin de ne pas préciser dans quel sens il se déciderait.

Tous trois gravirent l'échelle de coupée menant au cockpit. Il était ouvert et un homme en tenue de vol, casqué comme un cosmonaute et le masque à oxygène pendant sur la poitrine, occupait le siège du pilote. Il fit un léger salut à l'adresse de Briggs en portant la main droite au rebord de son casque.

— Tout est parfait, Crawford ? interrogea le chef de la base.

L'interpellé leva le pouce en un geste coutumier aux aviateurs.

— Tout est parfait, major, répondit-il. Dès à présent, notre Oiseau de Feu peut être considéré comme opérationnel et, si le

budget de la Défense le permet, on pourra bientôt commencer à le fabriquer en série...

Avec une grimace, Briggs se mit à tordre une des pointes de sa moustache, en marmonnant :

— Le budget de la Défense... Le budget de la Défense... Ouais... Ouais...

Il s'interrompit, songeur, puis il sursauta légèrement et reprit :

— Mais j'oubliais de faire les présentations... Capitaine Crawford... Le commandant Morane... M. Ballantine... Peut-être avez-vous déjà entendu parler d'eux, Crawford ?

— Et comment !... Il m'arrive de lire les journaux de temps en temps, et les aventures du commandant Morane et de Mister Ballantine ne sont pas de celles-là qui ne bénéficient que d'un petit entrefilet en huitième page...

— On nous persécute, glissa Bob avec un sourire mi-figue mi-raisin. Si l'on savait combien j'aime mes pantoufles, on me fichera la paix...

— Et moi qui n'ai qu'une ambition, fit à son tour Bill avec un grand soupir, élever mes poulets et toute quiétude !

Pendant que ces paroles s'échangeaient, Morane considérait Crawford avec attention. Trente-cinq ans environ, beau garçon, sympathique, avec une fine moustache brune un peu trop soigneusement taillée peut-être. Selon toute évidence un homme qui aimait bien vivre et auquel son salaire de pilote d'essai, bien que confortable, devait tout juste permettre de nouer les deux bouts.

Du plat de la main, Bill Ballantine avait frappé le rebord du cockpit en disant d'un ton rêveur :

— On doit avoir l'impression de donner des coups de pied au soleil quand on vole dans un engin pareil...

Crawford ne répondit pas. Il se contenta de s'adresser à Briggs, pour demander :

— J'allais justement procéder à un nouvel essai, major. Si le commandant Morane et Mister Ballantine m'accompagnaient ?

Briggs hésita.

— Croyez-vous que ce soit bien réglementaire, Crawford ?

— L'avis d'experts de leur sorte ne pourrait qu'être bénéfique.

Cette remarque sembla décider Briggs, qui approuva :

— Peut-être avez-vous raison, Crawford... Et puisque personne n'en saura rien, et j'ai pleine confiance en nos deux amis.

Se tournant vers Morane et Ballantine, il demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

Bob haussa les épaules.

— C'est un peu comme si vous demandiez à des aigles s'ils veulent voler, major...

### III

Sanglés dans des uniformes en tout point semblables à celui du capitaine Crawford, Bob Morane et Bill Ballantine avaient pris place dans le cockpit de l'Oiseau de Feu. Bob se tenait à l'avant, à côté du pilote, et Bill avait pris place à l'arrière.

Crawford referma la coupole de plexiglas dont la sûreté s'enclencha automatiquement, puis il fixa le masque à oxygène sur son visage et lança dans le laryngophone, à l'adresse de ses passagers :

— Assurez-vous que vos ceintures-baudriers sont bien ajustées. Ça va démarrer sec.

— Soyez sans crainte, capitaine, lança joyeusement Ballantine. On est parés.

— Paré ! fit simplement Morane.

Crawford tendit la main vers les commandes et expliqua à l'intention de Morane :

— Il suffit d'abaisser cette manette pour mettre en marche les réacteurs atomiques et, en même temps, provoquer le départ... J'y vais !...

Il abaissta la manette et, immédiatement, Morane et Bill eurent l'impression qu'on leur collait le dos à une muraille, tout à fait comme si on avait voulu les faire passer au travers. En même temps, il y avait eu une longue vibration, accompagnée d'un interminable miaulement, et déjà, par l'ouverture de communication avec l'extérieur, l'Oiseau de Feu, filant le long de sa rampe de lancement, avait bondi en plein ciel.

Progressivement, Crawford augmenta sa vitesse et, très vite, l'île ne fut plus qu'un petit point sur l'horizon. Décrivant un vaste arc de cercle, l'appareil fit un demi-tour sur lui-même et revint en arrière.

— Comme vous le voyez, fit Crawford, la manœuvre est extrêmement simple. Bien entendu, pour pouvoir répondre à de telles accélérations, toutes les commandes sont assistées...

Bob Morane ne perdait pas un seul des gestes de son voisin et il se rendait compte qu'il ne lui faudrait pas un grand entraînement pour parvenir à piloter l'Oiseau de Feu avec une égale maîtrise. Bill Ballantine concrétisa cette constatation, en disant :

— Ça se manœuvre comme un jouet d'enfant, ce truc-là...

— Presque, concéda Crawford. Il suffit de toucher les commandes, et les servos font le reste... À présent, nous allons effectuer une entrée dans l'eau. Cette pénétration, à cause de la vitesse, ne peut se faire que suivant un angle précis.

— Et si l'angle est faux, demanda Morane, que se passe-t-il ?

— Ce serait la catastrophe, la désintégration pure et simple de l'appareil. Mais une telle erreur est impossible... Vous allez voir...

Crawford manœuvra de façon à ce que l'Oiseau de Feu pointât le nez vers l'océan. À un moment donné, une lampe rouge s'alluma au tableau de bord.

— Cette lampe, expliqua encore le pilote, indique que l'angle idéal est atteint. Si, pour une raison ou une autre, cet angle changeait, la lampe s'éteindrait et, automatiquement, l'appareil reprendrait de la hauteur. Là encore, c'est le triomphe de l'automatisme.

La lampe rouge ne s'éteignit pas et la surface de la mer se rapprocha avec une telle rapidité que Bob, en dépit de son sang-froid, ne put s'empêcher de tressaillir légèrement. Ce tressaillement n'échappa pas à Crawford, qui assura :

— J'ai accompli une telle manœuvre des centaines de fois... Il n'y a aucun risque... Aucun risque...

Ce fut à peine, quand le nez de l'Oiseau de Feu franchit la barrière liquide, s'il y eut un léger frémissement. Toujours automatiquement, l'appareil se redressa et fila horizontalement, à la façon d'une torpille, entre deux eaux, pour rebondir en plein ciel, plonger encore...

Comme l'Oiseau de Feu filait entre deux eaux, à la façon d'un prodigieux requin, Bob demanda :

— Vous est-il possible de vous poser sur le fond sous-marin ?

Le capitaine Crawford acquiesça :

— Bien entendu. Tout a été prévu. Je vais vous montrer.

Il réduisit rapidement la vitesse grâce aux rétro-réacteurs, jusqu'à ce qu'elle soit presque nulle. Ensuite, il redressa l'appareil jusqu'à ce que son rostre-canon pointât vers la surface. Enfin, l'appuyant sur les jets de ses réacteurs, dont il diminuait progressivement la puissance, il le fit descendre en marche arrière vers le fond jusqu'à ce qu'il s'y posât debout, son empennage formant trépied.

Comme précédemment, Morane avait suivi les gestes du pilote, et il s'était une fois de plus rendu compte combien la manœuvre se révélait aisée, grâce aux servos qui, automatiquement, corrigeaient toutes les erreurs.

Le Français eût aimé formuler une appréciation admirative, mais il ne trouvait aucun superlatif valable, et il se contenta de dire :

— Vraiment une machine du tonnerre !... Une machine du tonnerre !...

À ce moment, la voix de Ballantine se fit entendre.

— Tiens, nous avons de la visite ! Là, à gauche...

Morane et Crawford tournèrent la tête, pour distinguer une longue forme bleutée qui venait dans leur direction en évoluant au-dessus des prairies d'algues et des massifs de coraux. Cela ressemblait à un énorme poisson, long de vingt mètres environ, mais la caudale s'étalait horizontalement alors que celle des poissons se déploie verticalement. Les nageoires manquaient, sauf deux, pareille à des pales et relativement courtes, à la base de la tête, pesante et massive, en forme de barrique. La mâchoire s'ouvrait tout en dessous et était garnie d'énormes dents coniques.

— Une baleine, fit Crawford.

— Plutôt un cachalot, corrigea Morane, et il vient vers nous !

Le monstrueux cétacé accomplissait de grands cercles, de plus en plus étroits, autour de l'Oiseau de Feu, comme s'il cherchait, à s'assurer de la nature de cet animal inconnu.

— Il se rapproche, dit Bob, tout en se demandant ce qui se passerait si, de son épais museau en forme de butoir, le titan frappait l'appareil de toute la puissance de son énorme masse.

— Et en voici d'autres ! jeta encore Ballantine.

Plusieurs cachalots, surgis de la pénombre des profondeurs, s'apprêtaient à venir rejoindre leur congénère qui lui-même se rapprochait de plus en plus dangereusement.

— Il va nous attaquer ! cria Morane.

Le premier cachalot fonçait vers l'Oiseau de Feu et il était certain que, quand il le frapperait de son museau plat, pareil à un monstrueux bélier, il l'endommagerait gravement en le faisant basculer et rebondir sur les rochers sous-marins. Pourtant, Crawford semblait garder tout son calme et, quand le monstre ne fut plus qu'à vingt mètres de l'appareil, il enfonça soudain un des boutons du tableau de bord.

Ce qui se passa alors tenait du prodige. On eût dit que le céétacé heurtait un mur invisible. Il se replia un peu à la façon d'un gigantesque accordéon, rebondit en arrière, bascula de côté, visiblement groggy. Ensuite, accomplissant un rapide tête à queue, il s'éloigna, suivi de ses congénères, et tous se perdirent dans les lointains aquatiques.

— Que s'est-il passé ? interrogea Bob. On aurait dit que ce pauvre cachalot se heurtait à une muraille.

— Il s'agissait d'un champ de force électrique, tout simplement, expliqua Crawford. Mais la plaisanterie a assez duré. L'essai est terminé. Regagnons la surface à présent, et la base...

Quelques secondes plus tard, alors que l'appareil filait à vitesse réduite vers l'île-sans-nom et son refuge sous les collines, Ballantine fit remarquer :

— Tel quel, capitaine Crawford, l'Oiseau de Feu doit être pratiquement invulnérable.

— Vous en jugerez demain, répondit complaisamment l'interpellé, quand vous assisterez à l'essai de ses armes atomiques.

\*\*\*

Le poste d'observation de la base ressemblait assez à la tour de contrôle d'un aéroport : une grande cabine vitrée juchée au sommet d'un pylône et qui permettait de voir dans toutes les directions. Non seulement ce poste était doté de tous les

instruments de mesure nécessaires, mais aussi d'un appareillage radio permettant aux techniciens de demeurer en contact avec le pilote de l'Oiseau de Feu, et également de caméras pouvant enregistrer les évolutions de l'appareil tant que celui-ci demeurait en surface.

Comme l'avait dit le capitaine Crawford, c'était le lendemain que devaient avoir lieu les essais d'armes atomiques. Le lendemain donc, Morane et Ballantine se retrouvèrent, en compagnie du major Briggs et des techniciens, au sommet de la tour d'observation. Au large était apparu un vaisseau, sorte d'aviso de type démodé, qui jeta l'ancre à une dizaine de milles du rivage. De l'île, plusieurs grosses vedettes se détachèrent pour rejoindre l'aviso et, à la jumelle, Morane et Bill purent se rendre compte que l'équipage du vaisseau passait à bord des vedettes, qui le ramenait vers la côte.

— Il s'agit là d'une vieille unité de la Navy, expliqua Briggs. Elle est destinée à servir de cible à notre Oiseau.

La grande aiguille trotteuse du régulateur de la cabine sautait avec régularité, de seconde en seconde, sur le cadran. Bientôt, elle atteindrait neuf heures, moment auquel devait commencer l'expérience.

Tous les regards étaient fixés sur l'ouverture pratiquée dans le flanc des collines, et d'où devait jaillir l'Oiseau de Feu... Quatre secondes... Trois secondes... Deux secondes... Une seconde... L'aiguille trotteuse s'immobilisa sur neuf heures. À cet instant précis, le long fuseau pourpre jaillit du repaire et fila vers l'est, prenant rapidement de la hauteur et de la vitesse.

La voix nasillarde de Crawford se fit entendre dans le diffuseur du poste. Elle disait :

— Tout se déroule pour le mieux... Je prends du champ... Over...

Là-bas, très loin au-dessus de l'horizon, l'appareil accomplit un large virage pour se diriger vers l'aviso, autour duquel il se mit à décrire de grands cercles.

À nouveau, Crawford parla.

— Cible parfaitement repérée... Paré à l'attaque... Attends vos ordres, major Briggs... Over...

Briggs saisit le micro de l'émetteur, fit un temps de pause, puis lança d'une voix sèche :

— Attaquez, Crawford... Over...

Ses réacteurs poussés à fond, l'Oiseau de Feu plongea vers sa proie. À l'extrémité du rostre-canon, il y eut une brève lueur, prolongée par un trait fulgurant.

— Obus atomique à tête chercheuse, commenta Briggs à l'intention de Morane et de Ballantine. Impossible de manquer la cible.

Là-bas, le projectile avait touché en plein le vieil aviso, qui éclata comme une grenade, parut se liquéfier tel un morceau de sucre soumis à une chaleur trop intense, et coula aussitôt. À l'endroit où il flottait encore quelques secondes plus tôt, s'élevait seulement un petit champignon de fumée rosâtre.

Le major Briggs s'était tourné vers Bob et son compagnon.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

Un peu de pâleur avait envahi les visages de Morane et de l'Écossais.

— Ce que nous en pensons ? fit le premier. Hier, major Briggs, j'étais émerveillé. Aujourd'hui, je me sens vaguement épouvanté.

— Si jamais une arme aussi redoutable que l'Oiseau de Feu tombait entre de mauvaises mains... enchaîna Ballantine.

Briggs haussa les épaules, en disant :

— Bah ! jusqu'ici le secret a été bien gardé. Pourquoi ne le demeurerait-il pas ?

Il jeta un coup d'œil au régulateur et conclut :

— Allons, ce dernier essai a été concluant. Il ne nous reste plus à présent qu'à attendre que notre aigle regagne son aire.

Son œuvre de destruction accomplie, l'Oiseau de Feu avait plongé. Cinq minutes passèrent sans qu'il reparût, et l'inquiétude commençait à gagner les techniciens.

— Son immersion ne devrait pas se prolonger davantage, fit l'un d'eux, à l'adresse de Briggs. Normalement d'ailleurs, il devait regagner la base aussitôt après avoir détruit son objectif.

— Peut-être Crawford a-t-il voulu procéder à un dernier contrôle, risqua Briggs.

Un quart d'heure s'écoula et comme l'Oiseau de Feu ne reparaissait toujours pas, l'inquiétude s'installa cette fois définitivement parmi la petite troupe des observateurs.

— Il devrait être remonté depuis longtemps, fit Briggs d'une voix blanche. Il doit lui être arrivé quelque chose... Une avarie, je ne sais... Tout paraissait parfaitement au point pourtant...

Saisissant à nouveau le micro de l'émetteur, il lança, pour la centième fois peut-être :

— Crawford, je vous appelle !... Crawford, je vous appelle !... Over...

Mais il ne devait recevoir aucune réponse, et il lui fallut prendre la décision ultime prévue en pareil cas.

— Préparez les équipes de secours sous-marines ! hurla-t-il dans l'émetteur d'alarme. Il nous faut absolument retrouver l'épave de notre appareil !... Vous m'entendez : ab-so-lu-ment !

Toute la journée, plongeurs et sous-marins de poche devaient silloner les profondeurs de l'océan à des milles de distance autour de l'île : en aucun endroit, ils ne retrouveront trace de l'Oiseau de Feu. On eût dit que celui-ci s'était littéralement volatilisé, en même temps que son pilote.

Et, le soir, le major Briggs devait conseiller à Morane et à Ballantine de quitter l'île dès le lendemain, à l'aube.

— Comprenez, mes amis, expliqua-t-il, il y aura enquête et j'aimerais que vous soyez loin d'ici quand elle commencera... Tout ce que je vous demande, c'est de ne jamais souffler mot à quiconque des événements dont vous avez été témoins ici.

— Soyez-en certain, major assura Morane. Demain, nous reprendrons la mer, en direction de Singapour cette fois, où nous devons retrouver notre vieil ami le professeur Clairembart. En quittant ces parages, nous nous arrangerons pour perdre en même temps la mémoire.

## IV

En pénétrant dans le port de Singapour, labyrinthe de transatlantiques, de cargos, de jonques et de sampans, d'où montaient des remugles puissants de mazout, de marée et de pourriture, à travers lequel le *Papoua* s'insinuait à vitesse réduite, son moteur auxiliaire tournant au ralenti, en pénétrant dans le port de Singapour donc, Bob Morane et Bill Ballantine se demandaient s'ils trouveraient encore le professeur Clairembart au rendez-vous. Ils avaient en effet pas mal musardé en chemin et ils étaient en retard de plusieurs jours. La disparition de l'Oiseau de Feu et ce qui l'avait précédé n'avait été qu'un incident au cours de leur voyage, mais ils y avaient cependant songé à de nombreuses reprises depuis et avaient tenté d'obtenir des nouvelles par la radio du bord. Il ne semblait pas néanmoins que l'on eût retrouvé le prototype, car les ondes étaient demeurées muettes à son sujet.

Le *Papoua* n'eut pas trop de mal à trouver une place le long d'un quai écarté, entre deux jonques de pauvre apparence et, quand la cabine eut été soigneusement bouclée et que les deux amis eurent sauté à terre, Ballantine s'inquiéta :

— Pourvu que le professeur nous ait attendus. Il doit s'être lassé à la longue... Dommage, car comme on est en vadrouille chacun de son côté, nous à batailler contre les moulins à vent, lui à étudier de vieilles pierres enfouies dans les jungles les plus infectes, cela fait une paye qu'on ne s'est plus vus...

— Bah ! ne désespérons pas, fit Morane avec insouciance. Le professeur doit être aussi impatient de nous revoir que nous de le revoir, lui, et il nous aura attendus.

Ils s'étaient mis en route le long des quais, à la recherche d'un taxi, mais sans en trouver. Ils croisèrent bien quelques pousse-pousse vides, mais aucun des rickshaws, impressionnés sans doute par la taille et le poids de l'Écossais, ne daigna s'arrêter.

— Ce quai n'en finit plus, maugréa Bill. J'espère que nous ne sommes pas condamnés à y errer à pattes jusqu'à la consommation des...

Le colosse n'acheva pas, car il avait posé le pied sur une pelure de banane jetée sur le sol, et sa phrase se termina par le plus magistral des soleils qui l'envoya au sol, jambes par-dessus tête. Bien entendu, Bill Ballantine, tout comme Bob, était depuis longtemps expert en chutes de toutes sortes, et il réussit à amortir celle-ci.

— Avec ta fichue manie de ne pas regarder où tu marches, fit froidement Morane, tu finiras par tomber un jour dans un trou pour te retrouver aux antipodes après un rapide passage à travers le feu central.

Mais, comme le géant ne se relevait pas, il s'inquiéta :

— Ah ça ! est-ce que, par hasard, tu te serais cassé quelque chose ?

Bill secoua la tête et, demeurant toujours étendu, désigna un journal qui traînait lui aussi sur le sol, tout près de son point de chute.

— Non, commandant, rien de cassé... C'est ce canard...

— Eh bien ! quoi, ce canard ? Tu ne vas quand même pas demeurer allongé pour te mettre à lire, avec le professeur qui nous attend peut-être encore...

— J'ai l'impression qu'on y parle de notre Oiseau de Feu, fit Bill sans paraître avoir entendu les paroles de son ami.

— « Notre » Oiseau de Feu, là tu vas un peu fort, fit remarquer Morane.

Il s'accroupit et se mit à lire le titre de l'article que son compagnon lui indiquait du doigt :

— *Les « Écumeurs du Pacifique » font à nouveau parler d'eux... Je ne vois pas très bien ce que cela a à voir avec l'Oiseau de Feu...*

— Continuez à lire.

— *« Les Écumeurs du Pacifique » ont attaqué voilà deux jours le paquebot Tullia et l'ont pillé. Il apparaît toutefois qu'ils ont changé leurs méthodes d'attaque. Jusqu'à ce jour, ils usaient d'un sous-marin et de jonques. À présent cependant, s'il faut en croire les témoins, ils se sont servis d'un engin inconnu,*

*à la fois avion et submersible, et qui semble mû par une énergie nouvelle, peut-être atomique... Des chasseurs australiens, alertés par radio, ont tenté d'intervenir, mais l'appareil mystérieux a fait usage de ses armes et deux d'entre eux ont été littéralement désintégrés... On se perd en conjectures sur l'origine de l'engin inconnu... »*

Interrompant brusquement sa lecture, Bob Morane s'exclama :

— Tonnerre, Bill, tu as raison ! Il ne peut s'agir là que de l'Oiseau de Feu !

— Mais alors, il ne se serait pas désintégré à la suite d'une avarie à ses réacteurs atomiques ?

— Il faut le supposer, Bill... Il faut le supposer...

Pendant un long moment, Morane considéra encore le journal d'un air rêveur, puis il le laissa retomber sur le sol en haussant les épaules, pour reprendre :

— Mais tout ceci ne nous concerne pas. Allons retrouver le professeur Clairembart avant qu'il ne se soit définitivement lassé de nous attendre... si ce n'est déjà fait.

Ils sortirent du port, mais sans se rendre compte que, depuis quelque temps, un homme – un Chinois – les suivait à bonne distance mais avec assez d'entêtement pour que cela pût leur paraître louche s'ils y avaient prêté attention. Bob héla un taxi qui passait à vide et tous deux y grimpèrent en donnant l'ordre au chauffeur de les conduire à l'hôtel *Adelphi*. En même temps, une Rover bleue venait s'arrêter à hauteur de l'éigmatique Chinois qui s'assit à côté du conducteur en déclarant :

— Suivons ce taxi et essayons de ne pas le perdre. Les ordres du Requin sont formels : il ne faut pas que ces deux hommes nous échappent.

Une demi-heure plus tard, le taxi s'arrêtait en face de l'hôtel *Adelphi*. Pendant que Bob réglait le prix de la course, Ballantine soliloquait :

— Je me demande comment nous allons retrouver le professeur ? Encore rajeuni sans doute ?... Chaque fois que je le rencontre, j'ai envie de lui offrir un train électrique.

Bien sûr, l'Écossais exagérait, car le professeur Clairembart devait friser les soixante-dix ans, ou même les avoir dépassés, et

il n'avait plus rien d'un freluquet. Cependant, il possédait une telle verdeur et une telle endurance que beaucoup d'hommes très jeunes auraient pu les lui envier.

Les deux amis pénétrèrent dans le hall de l'hôtel et s'approchèrent du bureau de réception derrière lequel trônait un employé très « british » et qui se tenait aussi raide que s'il venait d'avaler un sabre de *horse guard*.

— Nous voudrions parler au professeur Clairembart, commença Morane.

Dans le visage figé du réceptionnaire, seules les lèvres bougèrent pour articuler :

— Le professeur Clairembart, sir ?... Je crains que vous ne puissiez le rencontrer, sir...

— Que voulez-vous dire par : « Je crains que vous ne puissiez le rencontrer » ? interrogea Bill. Cessez donc de vous prendre pour le Sphinx et de parler par énigmes, mon vieux.

— Je veux dire, sir, répondit le préposé, que le professeur Aristide Clairembart a disparu de l'hôtel voilà huit jours, sans emporter le moindre de ses bagages... et sans régler sa note *of course*. On ne l'a pas revu depuis.

— Le professeur, disparu ! s'exclama Morane.

— Oui, dis-pa-ru, sir... Il y a seulement un homme, un Chinois, qui le lendemain est venu me confier une lettre pour la remettre à un certain commandant Morane, qui doit venir demander le professeur Clairembart.

— Donnez-moi cette lettre, jeta Bob. Je suis le commandant Morane.

— Comment puis-je en être sûr, sir ? Tout le monde peut affirmer être ce commandant Morane, sir !

Avec impatience, Bob brandit sous le nez de l'employé un poing noueux et dur, aux articulations déformées par la pratique du karaté.

— Le commandant Morane a la réputation de cogner dur, lança le Français. Si vous voulez ma carte de visite ?

Le préposé resta aussi raide et froid que s'il avait été taillé dans le marbre par Praxitèle lui-même.

— Certainement pas, sir, fit-il du bout des lèvres. Je vous crois sur parole, sir.

En même temps, il tendait à Morane une enveloppe que ce dernier ouvrit aussitôt. Il en tira un papier qu'il déplia, pour lire à mi-voix, assez haut pour que Bill entendît :

— *Commandant Morane, si vous voulez revoir le professeur Clairembart vivant, rendez-vous, dès la réception de cette lettre, au n°40 de la rue du Lotus d'Argent. Si vous prévenez la police, votre ami sera aussitôt exécuté.*

— On dirait que le professeur a été enlevé, fit Bill.

— Ça m'en a tout l'air, en effet, approuva Morane.

— Mais pourquoi ?... Pourquoi ?...

— Le seul moyen de le savoir, Bill, ce serait de nous rendre rue du Lotus d'Argent.

— Bien sûr, mais je ne crois pas me tromper en affirmant que cela sent le traquenard à plein nez.

— Et tu ne te trompes pas. Pourtant, avons-nous le choix et pouvons-nous laisser notre vieil ami dans la panade ?

L'Écossais hocha la tête et murmura :

— Évidemment... Évidemment...

Puis il continua, plus haut :

— Bien sûr, vous avez raison, commandant, on ne peut laisser le professeur dans la panade. En route donc pour la rue du Lotus d'Argent !

\*\*\*

Le chauffeur du taxi avait été difficile à convaincre. Quand Morane lui avait demandé de les conduire, Bill et lui, à l'adresse indiquée sur le billet, il avait commencé par faire la grimace, en disant :

— La nuit tombe et la rue du Lotus d'Argent est dans le vieux quartier chinois. Un sale coin, en grande partie désaffecté depuis la guerre et où on risque de recevoir cinq pouces d'acier entre les deux épaules plutôt qu'un sourire.

Il hésita, puis reprit :

— Bien entendu, si vous êtes généreux, j'accepterai de vous conduire.

— Nous serons généreux, assura Bob. Voilà déjà un acompte.

En même temps, il glissait un billet dans la main du taximan. Celui-ci l'empocha sans même le regarder et jeta :

— Ça va... Montez, mes seigneurs.

Morane et Ballantine grimpèrent dans la voiture, qui démarra aussitôt. Si les deux amis s'étaient retournés et avaient regardé par la custode arrière, peut-être eussent-ils remarqué la Rover bleue qui, sans hâte exagérée, s'était mise à rouler dans leur sillage.

Tandis que le taxi s'enfonçait à travers les ruelles sombres de la ville chinoise, éclaboussées parfois par les lumières criardes d'une enseigne lumineuse, Bob Morane et Bill Ballantine avaient gardé le silence, inquiets surtout du sort de leur vieil ami le professeur Clairembart. Ce fut l'Écossais qui parla le premier, en déclarant :

— J'ai de plus en plus l'impression que nous allons nous jeter dans la gueule du loup, commandant. Si au moins nous étions passés par le bateau pour prendre des armes !

— Armés ou non, nous ne pouvions que nous précipiter en quatrième vitesse au secours du professeur, fit remarquer Morane. Et puis, cesse de m'appeler commandant. Tu sais bien que je ne commande plus rien du tout depuis belle lurette.

Mais Bill ne semblait pas avoir entendu ces dernières paroles.

— Croyez-vous réellement que nous allons trouver le professeur là où nous allons ? demanda-t-il.

— Je suis sûr que non, répondit Bob, mais cette rue du Lotus d'Argent est notre seul point de départ pour suivre la piste.

À plusieurs reprises, Bill hochâ la tête, tout en murmurant :

— Comme vous dites, commandant... Comme vous dites...

Morane haussa les épaules, sans insister. Il savait que son ami ne cesserait jamais de l'appeler « commandant », même quand il aurait une grande barbe blanche et ne se déplacerait plus qu'en fauteuil roulant. Et puis, pour l'instant, il avait bien d'autres chats à fouetter !

De rues en ruelles, de ruelles en venelles, le taxi s'était engagé dans un quartier sinistre, désert, comme maudit.

Les maisons n'étaient plus que des cadavres de maisons. Les façades de planches se disjointaient, les volets pendaient telles

des ailes à demi arrachées, les toits cornus, à la chinoise, s'ensellaient et faisaient songer à l'échine de haridelles de danse macabre.

On tourna dans une rue, plus infâme encore que les autres, si c'était possible. Le chauffeur stoppa, se retourna vers ses passagers et déclara :

— Si mes souvenirs sont exacts, c'est ici la rue du Lotus d'Argent. J'habite Singapour depuis toujours, mais il y a des éternités que je n'ai plus mis les pieds dans ce quartier pourri.

— C'est bien la rue du Lotus d'Argent, ou vous n'en n'êtes pas sûr ? insista Ballantine avec impatience.

Le taximan regarda longuement par la vitre baissée de la portière, puis décida soudain :

— C'est bien la rue du Lotus d'Argent !

— Conduisez-nous au numéro 40.

Cette fois, le chauffeur se mit à rire.

— Si vous croyez que les numéros n'ont pas été effacés depuis longtemps par ces sales pluies de la mousson ! Faudra chercher vous-mêmes, mes seigneurs. La chaussée est pleine de trous qu'on y cacherait des éléphants, et je ne tiens pas à fiche ma suspension en l'air... Et surtout n'oubliez pas le pourboire promis !

Il n'y avait pas à insister. Morane et Bill mirent pied à terre, et quand la course eut été réglée, plus un supplément royal, le taxi fit demi-tour et s'éloigna.

— Pas gai le bled ! fit Ballantine quand son ami et lui furent seuls.

Morane ne répondit pas. Tout, autour d'eux, était abandon, ruines. Les façades ressemblaient à des visages ravagés, rongés de l'intérieur par un profond désespoir. Une immense odeur de pourriture régnait. Odeur d'eau croupie, de vieilles moisissures, de bois pourri ; odeur de cadavres aussi – peu importait que ce fût d'hommes ou de rats ! Et, en prime, un silence à découper en rondelles.

De la poche de sa veste, Bob Morane avait tiré une lampe-stylo, et il promenait le faisceau lumineux sur les portes.

— Le taximan avait raison, conclut-il au bout d'un moment, pas de numéros !

Lentement, s'attendant à tout moment à tomber dans une embuscade, les deux hommes se mirent à longer la rue, trébuchant à tout moment à cause des inégalités du sol.

Tout à coup, le faisceau de la lampe tenue par Bob s'immobilisa.

— Voilà ce que nous cherchons, dit le Français.

Sur une porte, un numéro 40 était inscrit grossièrement, à la craie blanche.

— Cela m'a l'air tout frais, fit Bill. Le comité d'accueil est bien organisé.

— Au moins, on peut être sûr d'être sur la bonne voie, décréta Morane. Frappons avant d'entrer : la politesse l'exige.

De son énorme poing, Ballantine heurta l'huis, qui résonna comme un gong. Quelques secondes s'écoulèrent, sans que rien ne se produisît.

— On dirait que le comité d'accueil dont je parlais il y a quelques instants n'a pas prévu de portier, fit Bill. On emploie les grands moyens, commandant ?

— Emploie les grands moyens, Bill. Tu t'y entends mieux que personne...

Le colosse recula d'un pas et, mettant tout son poids derrière le coup, il heurta du pied la porte qui, frappée comme par un bâlier, s'ouvrit, à demi arrachée de ses gonds. Le faisceau de la lampe-stylo éclaira un couloir aux murs pelés, au pavement craquelé et semé de plâtras. Au fond s'élevait un escalier aux marches qui s'effondraient sous le poids des ans et dont la rampe était privée de la plus grande partie de ses barreaux, qui semblaient avoir été saisis soudain d'une insurmontable bougeotte.

Précautionneusement, Bob et Ballantine s'avancèrent dans le couloir.

— On commence par visiter le rez-de-chaussée ? demanda Bill.

— Allons plutôt voir à l'étage, fit Morane. Cet escalier semble nous tendre les bras...

Ils se mirent à grimper les degrés, un à un, les tâtant de la pointe du pied à chaque pas et s'attendant à tout moment à ce que l'ensemble s'effondrât sous leur double poids.

Pourtant, contre toute attente, l'escalier tint bon, et ils prirent pied sur un large palier, où se découpaient plusieurs portes.

— On commence par la première, ou on joue à pic et pic et colégram ? interrogea Bill.

Ils n'eurent pas le loisir de prendre une décision. De derrière la première porte, une voix parvint jusqu'à eux, un peu ouatée par l'épaisseur du bois. Une voix à la fois doucereuse et impérative. Elle disait :

— Entrez donc, honorables visiteurs... Vous êtes impatiemment attendus...

# V

Ils s'étaient immobilisés, un instant interdits, devant la porte à travers laquelle venait de fuser l'étrange invitation. Pourtant, ils se ressaisirent vite et Bill demanda, à mi-voix :

— On y va, commandant ?

Morane hocha la tête et répondit sur le même ton :

— En voilà une question !... Comme si, dans ces cas-là, on n'y allait pas toujours ?... Et puis, cela nous mènera peut-être au professeur...

Ballantine fit mine de frissonner.

— S'il n'y avait pas le professeur, fit-il, je filerais sans demander mon reste. Cette maison commence à me donner froid dans le dos.

— Ne te fais pas plus poltron que tu ne l'es, Bill. Je te connais mieux que quiconque, depuis le temps, et il te faudrait tout autre chose pour te flanquer la pétoche... Continuons : nous verrons bien où cela nous mènera...

Morane avait ouvert la porte, et ils se trouvèrent sur le seuil d'une pièce en fort mauvais état, comme tout le reste de la bicoque, et aussi vide qu'une salle de pyramide, avec la momie en moins.

— Personne, commenta Ballantine. Pourtant, quelqu'un parlait bien dans cette chambre, du moins il m'a semblé. Si jamais je passe par Rouen, je risque fort de périr sur le bûcher...

En ce moment, la même voix que tout à l'heure se fit entendre.

— Avancez de ce côté, honorables visiteurs...

Cela venait de derrière l'angle d'une nouvelle porte, située, à l'autre extrémité de la pièce et ouverte sur un grand pan de nuit bleue marquée seulement par un croissant de lune argentée du plus romantique effet.

— Avancez de ce côté, honorables visiteurs, répéta la voix.

En rasant les murs afin d'éviter les trous qui béaient dans le plancher, Bob et Bill gagnèrent la seconde porte et débouchèrent sur une étroite corniche de planches, sans garde-fou, qui surplombait une cour noire comme le fond d'un puits. Bien entendu, personne à l'horizon.

— Ou c'est un fantôme qui parle, dit Bill, ou c'est nous qui sommes bons pour le cabanon.

— Les fantômes ne s'expriment qu'en faisant tourner les tables, dit Morane. Quant au cabanon, nous sommes aussi sains d'esprit l'un que l'autre...

— Ce qui ne veut pas dire grand-chose, goguenarda Ballantine.

Mais, à nouveau, la voix se faisait entendre.

— À présent, prenez à gauche le long de la corniche.

Les deux amis n'hésitèrent pas et progressèrent de quelques pas dans la direction qui leur était indiquée. La corniche était si étroite qu'il leur fallait avancer de côté, comme des crabes et, à tout moment, ils avaient l'impression que les planches allaient céder sous leur double poids.

— Encore un peu de persévérance, honorables visiteurs, et vous serez bientôt au bout de vos peines, reprit la voix.

Elle sortait d'une pièce dont la porte s'ouvrait sur la gauche, passé l'angle de la corniche. Une pauvre lumière en sourdait.

— Cette fois, nous y sommes, souffla Ballantine. Qui dit lumière dit présence humaine. Les rats n'en ont pas besoin pour voir...

En quelques pas, ils atteignirent la porte et la franchirent, pour pénétrer dans une chambre assez vaste, encombrée de vases ébréchés et de vieilles caisses couvertes de caractères chinois. Tout le fond était masqué par un rideau de toile épaisse, sale s'il fallait en juger par les taches qui la marbraient. C'était de derrière ce rideau, soigneusement tiré, que venait la lumière. Dans cette lumière, une forme humaine bougea, puis le rideau frémit, s'écarta légèrement et une main apparut. Elle tenait une enveloppe qu'elle laissa tomber sur le sol. En même temps, la même voix que précédemment disait :

— Commandant Morane, voici une lettre qui vous est adressée et qui vous convaincra que votre ami, le professeur Clairembart, est bien en mon pouvoir.

Déjà, Bob, s'était baissé et avait récupéré l'enveloppe. Son nom y était inscrit.

— C'est l'écriture du professeur, jeta Morane à l'adresse de Bill.

D'un doigt impatient, il déchira l'enveloppe pour en tirer et déplier le papier qu'elle contenait. Il le dirigea vers la lumière et lut à mi-voix :

*Bob,*

*Les forbans entre les mains desquels je suis tombé, me forcent à vous écrire, sans doute pour se livrer à quelque odieux chantage. Ne vous laissez pas faire.*

*Aristide Clairembart.*

— Aucune erreur, constata Bill, qui avait lu par-dessus l'épaule de son ami, c'est bien l'écriture du professeur... Ce diable de Clairembart, toujours aussi coriace !... Je m'étonne même qu'on lui ait laissé écrire cela...

— Le texte de la lettre n'a aucune importance, Bill. Ce qui compte, c'est qu'elle ait bien été écrite par le professeur lui-même. Ceux qui l'ont forcé à écrire n'ignorent pas que nous ferons n'importe quoi pour que notre ami ait la vie sauve.

— Reste, à savoir ce que signifie « n'importe quoi » ! gronda l'Écossais en serrant les poings.

— Peut-être ne tarderons-nous pas à le savoir. Il nous suffira d'interroger le porteur de ce message...

Résolument, Morane s'avança vers le rideau et l'écarta. Derrière, il n'y avait qu'une vieille table bancale sur laquelle était posée une lampe à pétrole allumée. Pour le reste, personne.

— Décidément, c'est le jeu du chat et de la souris, murmura Bob. Il y avait pourtant bien une ombre derrière ce rideau. Donc, nous n'avons pas rêvé.

— La main qui tenait la lettre était bien réelle elle aussi, ajouta Bill.

— Et cette lettre, je la tiens toujours, compléta Morane. Donc, nous n'avons pas été davantage les jouets de nos imaginations. Il y avait quelqu'un ici, et ce quelqu'un s'est taillé.

— Il n'a pu que partir par-là.

Ballantine désignait une fenêtre ouverte sur la nuit. Ils en enjambèrent l'appui et prirent pied sur les toits dont la perspective s'étendait devant eux, fantomatique et chaotique jeu de construction. La lune brillait comme si elle venait d'être astiquée et on y voyait presque comme en plein jour. Les toits, dont la plupart possédaient des angles recourbés en cornes, à la mode chinoise, s'étagaient devant eux dans un désordre total, un peu comme s'ils avaient poussé à la façon de champignons vénéneux. Quant au porteur du message, on ne l'apercevait nulle part.

\*\*\*

Durant de longues secondes, Bob Morane et Bill Ballantine étaient demeurés, immobiles et indécis, face à l'étendue chaotique des toits à la fois noyés de nuit et éclaboussés de lune. Rien ne bougeait. C'était le silence total, pareil à de la poix tant il était épais. En outre, comme l'époque de la mousson approchait, il régnait une chaleur lourde, qui oppressait.

— Je crois que nous voilà au bout de la piste, fit Ballantine. On nous a menés en bateau.

— Pourquoi l'aurait-on fait ? dit Bob. Pour nous remettre la lettre du professeur ? Il y avait un moyen plus simple de nous la faire parvenir, sans nous amener jusqu'ici... Je crois qu'il vaut mieux attendre la suite des événements. Si tu veux mon avis, Bill, tout va bientôt s'enchaîner.

L'Écossais avait avisé de vieux fils téléphoniques pendant le long de la muraille, encore fixés à leurs isolateurs de faïence. Il les arracha en même temps que l'un des isolateurs, qu'il fit tournoyer de façon menaçante, en disant :

— Voilà qui me fera une bonne arme au cas où notre champion de cache-cache me tomberait sous la main.

— Est-ce de moi que vous voulez parler ? demanda quelqu'un.

Toujours la même voix, ouatée, à la fois insinuante et menaçante. Mais, cette fois, Morane et Ballantine pouvaient apercevoir celui à qui elle appartenait. Il venait d'apparaître à cinq ou six mètres d'eux, de derrière l'arête d'un toit. La lumière crue de la lune l'éclairait en plein et on pouvait le détailler à l'aise. Il s'agissait d'un homme d'assez forte corpulence, à la tête tassée entre des épaules épaisses et lourdes. Quant à son visage, on ne pouvait en distinguer les traits, car une cagoule de tissu rouge le recouvrait, avec seulement deux fentes à la place des yeux.

— Tiens, un domino ! s'exclama Bill. Fallait nous dire qu'on allait à un bal masqué. On aurait amené nos déguisements. Si vous saviez comme je suis croquignolet en petit rat de l'Opéra et le commandant en bébé joufflu.

— On n'est pas ici pour rigoler, Bill, lança Morane d'une voix sèche.

— C'est vrai, reconnut l'Écossais.

Il s'interrompit, avança d'un pas et reprit sur un ton menaçant, en s'adressant à l'homme à la cagoule :

— Vous allez nous dire ce que vous avez fait du professeur, sinon je vous réduis en marmelade !

Tout en parlant, le colosse faisait balancer son isolateur de faïence de façon tout à fait significative.

— À votre place, je demeurerais tranquille, bouillant étranger, fit quelqu'un derrière eux.

Lentement, Morane et son compagnon se retournèrent, pour apercevoir, dans l'encadrement de la fenêtre, les silhouettes de deux hommes — deux Chinois — dont l'un braquait un automatique. Il s'agissait des deux passagers de la Rover bleue, mais Bob et Bill ne pouvaient le savoir.

— Bref, en un mot comme en cent, nous voilà pris au piège, fit Ballantine avec insouciance, tout en laissant choir son arme improvisée. Comme vous l'avez dit, commandant, tout s'enchaîne...

Morane, lui, s'était retourné vers l'homme à la cagoule rouge, et il interrogea, à voix très haute :

— Que signifie tout ceci ?

— Tout simplement que j'ai besoin de vous et de votre ami – surtout de vous – commandant Morane !... fut la réponse. Alors, j'ai imaginé de faire enlever le professeur Clairembart, pour vous obliger à passer par mes conditions.

— Où se trouve le professeur ?

— Pour le savoir, il vous suffira de suivre mes deux collaborateurs. Mais rassurez-vous, il est en bonne santé.

— Nous l'espérons pour vous, coupa Ballantine d'une voix lourde de menace.

— Pourriez-vous me dire, demanda encore Bob, pourquoi nous ne pouvons pas savoir immédiatement ce que vous voulez de nous ? Ne croyez-vous pas avoir assez joué aux devinettes ?

— Je préfère ne pas courir de risques avec vous, commandant Morane, répondit l'homme à la cagoule d'une voix sarcastique. Je vous dévoilerais mes plans, et puis vous me joueriez un petit tour à votre façon. Non, avant de vous faire de plus complètes confidences, je préfère que vous soyez mieux en mon pouvoir... Suivez Tchen et Soung... Ce sont des guides de confiance...

Comme par enchantement, l'homme à la cagoule disparut derrière le rebord de son toit, et on ne le revit plus.

— Et voilà, fit Morane, comme les petites marionnettes. Trois petits tours et puis s'en va...

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Bill en Français. On flanke en l'air les deux guignols, derrière nous ?

— N'oublie pas que l'un d'eux nous braque un automatique dans les reins, Bill.

— Un automatique ?... Comme si ça nous avait jamais fait vraiment peur !...

— Je sais... Je sais... Mais réfléchis un peu, Bill. Si nous nous débarrassons de nos deux charmants compagnons, comment ferons-nous pour parvenir jusqu'au professeur ?

L'Écossais eut un geste d'impuissance, pour dire :

— Évidemment, commandant, vous avez raison. Comme toujours... ou presque...

Un des deux Chinois, celui qui tenait l'automatique, intervenait d'ailleurs, pour glapir :

— Taisez-vous, ou parlez anglais.

— Ça va, ça va, fit Ballantine dans cette langue. Nous on n'est pas contrariants.

— Vous allez descendre devant nous, dit encore le Chinois, à l'automatique, et n'oubliez pas qu'au moindre geste suspect vous serez abattus.

Ils furent contraints de suivre le chemin qu'ils avaient parcouru en venant, pour finalement reprendre pied dans la rue du Lotus d'Argent, où attendait la Rover bleue.

— Tu conduiras, Soung, dit l'homme à l'automatique. Je m'occuperai de surveiller ces messieurs.

Tandis que les prisonniers s'installaient à l'arrière, Soung et Tchen prenaient place à l'avant, le dernier continuant à braquer son arme.

La Rover démarra. Soung conduisait vite, sans trop se soucier des accrochages toujours possibles, mais comme il montrait assez de maîtrise, rien de semblable n'arriva.

Bob Morane et Bill Ballantine connaissaient assez la métropole malaise pour se rendre compte que l'on se dirigeait vers le port, et plus particulièrement vers le port de pêche où étaient amarrées les jonques chalutières. Ils ne se trompaient pas car, bientôt, la Rover s'arrêta au bord d'un quai désert, auquel était amarré un puissant canot automobile.

— Descendez, messieurs, fit Tchen à l'adresse des captifs. La première partie du voyage est terminée.

Les deux amis furent obligés de descendre les quelques marches de pierre au bas desquelles le canot était amarré. Un troisième Chinois tenait la barre. Soung demeura sur le quai, mais Tchen, lui, son automatique toujours braqué, suivait les captifs.

— Ah ça ! allez-vous enfin nous dire où vous nous conduisez ? fit Bill Ballantine avant de passer sur l'embarcation.

— Le moment n'est pas aux explications, jeta Tchen. Contentez-vous d'obéir... Embarquez...

— Ne nous cassons pas la tête, mon vieux Bill, dit Morane avec insouciance. Tu sais bien que, curieux comme nous sommes, on finit toujours par connaître le dénouement de l'histoire...

Ils prirent place dans le canot qui démarra, se coulant entre les jonques, pour foncer ensuite vers le large.

— Peut-être qu'à présent vous daignerez nous dire où vous nous conduisez ? fit Morane à l'adresse de Tchen.

Il devait presque crier pour dominer le puissant ronflement du moteur.

L'interpellé se mit à rire. Il avait de longues dents qui le faisaient ressembler à un lapin.

— Puisque votre ami et vous avez été dociles jusqu'à présent, dit-il, je vais vous renseigner, honorables prisonniers... Vous allez faire une petite croisière de plaisance, tout simplement.

Bob tenta bien d'obtenir des explications complémentaires, mais en vain cette fois, et Bill dut intervenir à son tour auprès de son compagnon.

— Laissez tomber, commandant. Ce gars-là n'en dira pas plus que ce qu'il veut, et on ne lui en arracherait pas davantage, même avec un tire-bouchon.

Une grande jonque noire était ancrée dans la nuit. Le canot ralentit en s'en approchant et alla finalement se ranger contre le flanc de l'énigmatique vaisseau. Tchen désigna l'échelle de coupée aux prisonniers et commanda :

— Montez !... Et, surtout, prenez garde à ne pas faire un faux pas. L'eau est infestée de requins par ici et je ne voudrais pas vous perdre. Vous êtes trop précieux pour cela.

Ni Bob ni Bill ne perdirent de temps à se demander pourquoi ils étaient précieux à ce point. Ils obéirent et gagnèrent le pont de la jonque. Là, le Français se risqua encore à demander :

— Quand allons-nous voir le professeur Clairembart ?

— Vous posez trop de questions, commandant Morane, fut la réponse. Mais rassurez-vous. Avant longtemps vous verrez votre ami.

C'était mieux que rien comme renseignement. On força les captifs à descendre à l'intérieur du vaisseau et on les enferma dans une cabine dont l'unique sabord avait été soigneusement fixé à l'aide de vis, de façon à ce qu'il fût impossible de rien voir au-dehors.

Nos deux héros s'étaient assis sur le plancher, le dos à la cloison et, quand la porte eut été refermée, ils se trouvèrent plongés dans les ténèbres les plus totales.

Ballantine crut bon d'attendre quelques minutes avant de demander :

— Où croyez-vous qu'on nous emmène, commandant ?

— Si je le savais, je te le dirais, fut la réponse maussade du Français. Mais nous ne sommes pas ici pour jouer aux devinettes. On a mieux à faire...

Il fit fonctionner sa lampe-stylo, qu'on lui avait laissée, et il repéra un tas de nattes empilées dans un coin.

— On a mieux à faire, répéta-t-il. On va piquer un petit roupillon. Ces nattes feront l'affaire...

Ils étaient étendus depuis quelques minutes à peine quand, sous eux, le plancher fut secoué par une puissante trépidation.

— Des diesels, fit Ballantine, et ils m'ont l'air drôlement maousses pour une barcasse qui paraît aussi vieille que l'Arche de Noé...

Mais Morane ne répondit pas. Comme Napoléon, il possédait la faculté de s'endormir quand il le voulait, même sur une planche à clous de fakir s'il n'avait rien d'autre à sa disposition.

# VI

Tout le monde connaît l'histoire du meunier qui se réveille parce que son moulin cesse de tourner. Ce fut l'arrêt des diesels qui tira Bob et Bill de leur sommeil.

— Que se passe-t-il ? interrogea Ballantine. On dirait qu'on a stoppé... Serait-on déjà arrivés ?

Morane jeta un regard au cadran lumineux de sa montre-bracelet.

— Il y a huit heures que nous avons quitté Singapour, constata-t-il. Avec ce que ce rafiot a dans le ventre, on peut avoir couvert pas mal de chemin pendant ce temps-là.

Une pénombre avait à présent succédé aux ténèbres totales, et Ballantine montra le rai de lumière sourdant à travers un interstice du sabord.

— En tout cas, il fait jour...

Sur le pont, il y eut une rumeur de va-et-vient, d'ordres lancés, puis le bruit caractéristique d'une chaîne filant à travers un écubier.

— Cette fois, aucune erreur, on jette l'ancre, dit Morane.

Deux minutes peut-être s'écoulèrent, puis des pas retentirent dans la coursive et la porte de la cabine s'ouvrit immédiatement, Bob et Bill distinguèrent la silhouette de Tchen, accompagné de plusieurs hommes qui leur étaient inconnus.

— J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer, honorables gentlemen, fit la voix vaguement narquoise de Tchen. Notre petit voyage est terminé et je vais vous demander de monter sur le pont.

Vingt secondes plus tard, les deux captifs se retrouvaient à l'air libre. Il faisait plein jour et la jonque se balançait mollement sur son mouillage, à quelques encablures d'une petite île plantée de cocotiers et couverte d'une jungle courte. Plus loin, sur l'horizon, on distinguait d'autres îlots semblables.

« Probablement un petit archipel de la Sonde », songea Morane.

Cependant, par acquit de conscience, et certain de ne pas obtenir de réponse, il demanda à l'adresse de Tchen :

— Où sommes-nous ?

— La curiosité vous perdra, commandant Morane, dit le Chinois. Vous allez faire une petite villégiature sur une île édénique, ou plutôt *en dessous*. Que ce renseignement vous suffise.

À la dérobée, Morane surveillait les hommes qui vaquaient sur le pont. Pour la plupart, il s'agissait d'Asiatiques – Chinois ou Malais – mais il y avait aussi parmi eux quelques Européens aux faces patibulaires ; en un mot, un joli ramassis de forbans venus de tous les coins de la planète.

C'est à ce moment qu'on aligna sur le pont une douzaine de scaphandres autonomes avec leurs accessoires, masques, palmes et ceintures plombées.

— Si je ne me trompe, fit Bill, nous allons aller faire un petit tour chez les poissons.

— Vous ne vous trompez pas, en effet, Mister Ballantine, fit Tchen. Je sais que vous savez tous deux vous servir de ces engins.

Nier eût été inutile. Les hommes qui avaient capturé les deux amis devaient posséder assez de renseignements sur eux pour savoir qu'ils étaient des plongeurs aguerris.

— Nous savons nous servir de ces engins, en effet, dit Morane. Je suppose qu'il est inutile de vous demander encore la moindre explication.

— Inutile en effet, fut la réponse de Tchen. Les événements ne tarderont d'ailleurs pas à vous renseigner.

On apporta des slips de bain aux deux prisonniers et, une demi-heure plus tard, ainsi que Tchen et neuf membres de l'équipage, ils étaient équipés pour la plongée.

Maladroitemen, à cause de leurs palmes, six hommes descendirent l'échelle de coupée et se mirent à l'eau.

— À votre tour, jeta Tchen à l'adresse de Morane et de Ballantine. Et, surtout, n'essayez pas de fuir. Il y a beaucoup de

requins dans ces parages et tout plongeur isolé court un danger certain. Par contre, en groupe nous ne risquons rien.

L'avertissement était superflu. Bob et son compagnon n'avaient pas le projet de chercher à fuir, du moins pour le présent, non à cause des requins, mais parce qu'ils avaient hâte de retrouver le professeur Clairembart vivant. Ils obéirent donc et se mirent à l'eau à leur tour, imités aussitôt par Tchen et les trois derniers plongeurs.

— Allons-y ! cria Tchen en se débarrassant durant un instant de l'embout de son scaphandre.

Ils plongèrent tous en même temps, dans le décor classique des récifs de coraux et des poissons multicolores. Parfois, au loin, apparaissait la longue silhouette inquiétante d'un squale.

Tchen et ses complices avaient entouré Morane et Bill, sans doute pour prévenir une fuite à laquelle ils ne songeaient pas. Il était évident que l'on se dirigeait vers l'île, car le fond marin montait rapidement. Bientôt, à travers une nébulosité bleue, la côte apparut, se précisa.

Bill Ballantine toucha l'épaule de Morane et lui désigna une large excavation qui bénit au bas d'un à-pic. Une caverne s'ouvrait là, et les deux amis n'eurent aucune peine à deviner quel était le but de cette promenade sous les eaux.

En effet, les plongeurs s'engagèrent dans la caverne, après avoir allumé leurs lampes. L'entrée se prolongeait en un large couloir, qu'un sous-marin aurait pu emprunter sans peine, et dont le fond était tapissé de sable fin. Seules, de grandes gorgones s'agrippaient aux parois mais, au passage, Morane remarqua que beaucoup d'entre elles étaient brisées, comme aurait justement pu le faire un sous-marin qui se serait glissé dans la galerie.

On devait continuer ainsi sur une distance de plusieurs centaines de mètres, puis l'eau fut violemment illuminée du dessus, et l'on fit surface dans une vaste salle creusée à même le rocher. Elle était éclairée à l'électricité et équipée en vrai port souterrain, avec quais, grues et hangars à matériel. Pour le moment, ce port n'abritait qu'un seul bâtiment, mais Morane et Ballantine reconnurent aussitôt cette longue forme posée sur

l'eau, d'un rouge vif, avec quatre ailes étroites en delta et un long museau d'espadon.

\*\*\*

— L'Oiseau de Feu ! s'était exclamé Bob en crachant l'embout de son scaphandre. Décidément, tout cela devient de plus en plus étrange !

— Étrange ? jeta à son tour Bill. Dites plutôt, commandant, que nous nageons en plein mystère. On vient ici dans l'espoir de rejoindre le professeur, et qu'est-ce qu'on retrouve ? Ce maudit engin du diable !

En même temps que les autres plongeurs, les deux amis se hissèrent sur le quai et, rapidement, ils se débarrassèrent de leurs scaphandres. Longuement, Morane considéra l'Oiseau de Feu, amarré à quelques mètres d'eux à peine.

— J'ai l'impression, Bill, dit-il enfin, que la disparition de cet appareil et celle du professeur Clairembart sont étroitement liées. C'est même plus qu'une impression ; cela devient clair comme de l'eau de roche.

— Personnellement, fit à son tour le géant, je n'y comprends goutte. L'Oiseau de Feu a été kidnappé, soit... Ce que je me demande, c'est ce que nous avons, à faire dans cette galère.

La conversation s'était déroulée en français, ce qui ne dut pas plaire aux complices du dénommé Tchen car l'un d'eux, s'approchant par-derrière, frappa Ballantine à la nuque avec son tube de caoutchouc, en criant :

— Taisez-vous !... Taisez-vous, chiens !...

Ce fut à peine si le colosse sentit le coup physiquement mais, moralement, ce fut comme si on l'avait frappé avec un maillet. Il pivota sur les talons et, presque au jugé, décocha à l'agresseur un crochet du droit à renverser une montagne.

Même décoché au jugé, un crochet de Ballantine ne pouvait être confondu avec un souffle de brise printanière. Touché sur le côté de la mâchoire, le forban fut projeté en arrière, passa à la façon d'un boulet de canon entre ses congénères, en les bousculant, et finit sa trajectoire contre la paroi, d'où il rebondit

telle une balle pour s'écrouler en avant et demeurer étendu sur le sol.

— Un chien, hein l'ami ? grogna le géant. Si jamais tu en trouves un capable de donner un coup de patte pareil, tu me le présenteras.

Sous l'œil indifférent de leur chef, les autres plongeurs s'étaient regroupés, prêts selon toute évidence à venger leur camarade.

— J'ai l'impression que les affaires se corsent, fit Ballantine. Va falloir en découdre à nouveau.

De ses mains ouvertes, Morane se massa les biceps, en murmurant :

— Bah ! après le bain que nous venons de prendre, un peu d'exercice nous fera du bien. Fait froid comme dans un tombeau ici.

Brusquement, en une détente de chat-tigre, un des plongeurs bondit sur Bill. Une lame brilla, mais elle ne rencontra que le vide. L'Écossais s'était baissé et son agresseur, emporté par son élan, fila en vol plané par-dessus lui. Au passage, Morane lui décocha un sec atémi du tranchant de la main à la base du crâne, qui le mit hors de combat.

Mais cette seconde action devait déclencher l'attaque générale des forbans, et la bagarre allait devenir vraiment sérieuse, quand une voix jeta :

— Arrêtez !... Ces deux hommes sont mes invités, et j'ai ordonné qu'on ne leur fasse aucun mal... Leurs vies me sont trop précieuses, pour que je permette à quiconque d'y attenter... du moins pour le moment...

Cette voix, Morane et Bill l'avaient reconnue : c'était celle du 40 de la rue du Lotus d'Argent, à Singapour. Tous deux se retournèrent pour apercevoir l'homme à la cagoule rouge, qui se tenait à l'entrée d'un couloir latéral. C'était un petit homme trapu, avec une bedaine proéminente ; des manches de sa veste d'un tissu bleu criard, mais coûteux, sortaient des mains boudinées, soignées à l'extrême et chargées de bagues d'un grand prix.

— Tiens, voilà notre domino ! s'était exclamé Ballantine. On peut dire que vous êtes arrivé à temps pour nous empêcher de réduire vos esclaves en charpie !

— Ce qui m'étonne, dit à son tour Morane, c'est de vous voir ici. Il y a quelques heures, vous vous trouviez à Singapour, et nous vous retrouvons là. Vous n'étiez pourtant pas à bord de la jonque, sinon vous auriez plongé avec nous... Cependant, en entendant votre voix, on ne peut douter...

— Plonger avec vous, commandant Morane ! s'exclama l'homme à la cagoule. Mais vous n'y pensez pas ! Moi qui, comme M. Ballantine, mais pour d'autres raisons, ai horreur de l'eau !... Non, j'ai mon avion personnel. Il est venu en un seul coup d'aile de Singapour, s'est posé sur une piste soigneusement camouflée dans la brousse qui couvre cet îlot, et le tour était joué...

— C'est ça, fit Bill, monsieur se prélasser en avion tandis que sa valetaille, et nous par la bande, est obligée de voyager à bord d'une chaloupe crasseuse...

— Mais qui possède d'excellents diesels, il faut le reconnaître, compléta Morane en s'inclinant.

L'homme à la cagoule s'inclina lui aussi en posant une main chargée de bagues sur sa bedaine de propriétaire à l'ancienne mode.

— Ravi que le voyage vous ait plu, dit-il, vraiment ravi.

Il s'effaça légèrement et enchaîna, montrant l'entrée de la galerie d'où il avait lui-même surgi :

— Mais j'espère que mes honorables invités me feront le plaisir de bien vouloir me suivre jusqu'au fond de mon antre...

Cédant à l'invitation, Morane et Ballantine pénétrèrent dans la galerie. Creusée à même le roc, elle était étayée par des bois semblables à ceux des mines. Tous les cinq mètres, une lampe électrique pendait de la voûte, telle une grosse perle lumineuse.

Un antre !... C'était le mot juste. Les deux amis avaient vraiment l'impression de pénétrer dans l'antre du dragon, si toutefois ce petit homme replet, à la voix et à l'allure doucereuses, pouvait, en dépit de sa cagoule rouge, être comparé un seul instant au monstre terrifiant des vieilles légendes.



## VII

L'homme à la cagoule s'était immobilisé devant une porte de bois grossier, consolidée par des traverses en X et située au fond d'une rotonde tout autour de laquelle se découpaient plusieurs portes semblables.

— Nous voici arrivés, messieurs, déclara l'étrange personnage. Comme vous le voyez, le trajet n'aura pas été bien long.

Il poussa le battant et s'inclina pour laisser passer ses visiteurs, tout en continuant :

— Si vous voulez me faire l'honneur de pénétrer dans mon humble logis...

Morane et Ballantine obéirent, à l'invitation qui leur était faite et franchirent la porte. Une surprise les attendait. Ils se trouvaient, à l'entrée d'une pièce aux murs couverts de draperies, au sol disparaissant sous un épais tapis, dans lequel on s'enfonçait jusqu'aux chevilles, et garnie de meubles orientaux de haute époque, dont chacun devait valoir son pesant d'or. Les rayons d'une grande bibliothèque supportaient de longues théories de livres aux reliures précieuses.

— Après le trou à rats, le palais des Mille et une Nuits, ou presque ! s'exclama Ballantine. Ah ça, où sommes-nous donc ?

— Où que nous soyons, fit à son tour Morane, nous n'apercevons le professeur Clairembart nulle part.

La cagoule rouge avait traversé la pièce et était allée s'asseoir derrière un grand bureau en bois de teck incrusté d'ivoire et de nacre.

— Pour satisfaire la curiosité de Mister Ballantine, dit-il, je puis vous révéler que nous nous trouvons dans un ancien repaire secret servant de base, au cours de la dernière guerre, aux sous-marins japonais. Moi seul en connaissais l'existence et je l'ai aménagé un peu à mon usage. Quant au professeur

Clairembart, ne vous impatientez pas. Bientôt, vous serez mis en sa présence.

— Si, en attendant, vous nous faisiez donner des vêtements, dit Morane. Le slip n'est pas une tenue pour faire la conversation, surtout dans un salon meublé comme celui-ci.

— Vous avez raison, commandant Morane, reconnut l'homme à la cagoule. Vraiment, je manque, à tous mes devoirs d'hôte.

Il décrocha le combiné d'un interphone, forma un numéro et lança :

— Apportez des vêtements pour le commandant Morane et Mister Ballantine.

Quelques minutes plus tard, un domestique chinois apportait les vêtements demandés : pantalons et chemises de laine parfaitement à la taille des deux prisonniers – et pourtant Bill n'était pas, avec sa stature de colosse, de ceux-là qui s'habillent en confection.

— On dirait que ces frusques ont été taillées pour nous, constata l'Écossais. Tout à fait comme si vous possédiez nos mesures ! Vraiment, vous ne laissez rien au hasard, hein, monsieur le Domino ?

— Je ne laisse jamais rien au hasard, en effet, répondit l'homme à la cagoule. Avant de vous... euh... inviter dans mon antre, je possédais pas mal de renseignements sur vous. Vos mesures entre autres choses.

— Puisque nous sommes sur la voie des confidences, déclara Morane en s'asseyant dans un fauteuil qui semblait lui tendre les bras, peut-être daignerez-vous nous expliquer, monsieur... euh...

Ballantine se laissa tomber dans un second fauteuil qui, malgré sa solidité, faillit rendre l'âme sous l'assaut d'une telle masse. En même temps, le géant enchaînait sur les paroles de son ami :

— Et si, pour commencer, vous nous parliez un peu de vous, après avoir enlevé votre masque, bien sûr. Il y a trop longtemps, à notre goût, au commandant et à moi, que nous jouons aux devinettes.

À nouveau, le gros homme s'inclina.

— Votre vœu va être exaucé, assura-t-il. Mais je crains qu'en voyant mon visage vous ne soyez déçus.

Il leva une de ses courtes mains chargées de bagues et, d'un geste rapide, il se débarrassa de sa cagoule, découvrant un visage rond d'Asiatique — avec cependant un rien d'Européen — à la peau un peu olivâtre et couronné par une chevelure d'un noir bleuté, aux mèches lisses rabattues sur le front et comme collées. Peut-être s'agissait-il d'une perruque ; du beau travail en tout cas. Les yeux disparaissaient presque complètement sous des paupières bouffies, qui semblaient avoir de la peine à s'ouvrir.

Quant au menton, fuyant à l'extrême, il n'existaient pour ainsi dire pas. Mais on ne s'en apercevait guère tout d'abord, l'attention étant captée par une étrange bouche à la lèvre supérieure poussée en avant par des dents déviées. Un visage intéressant en soi dans sa laideur équivoque, mais un visage néanmoins inconnu.

En se rendant compte du peu de réaction de ses hôtes, à l'aspect de ses traits mis à nu, le gros homme sourit, ce qui lui fit des yeux de bouddha dormant.

— Je vous avais prévenus, fit-il, que vous seriez déçu en voyant mon visage. Vous n'avez même pas sursauté. Qui donc vous attendiez-vous à voir ? Le président de l'O.N.U. ? Adolf Hitler ? Bonaparte de retour de Sainte-Hélène ?

— Pour tout vous avouer, risqua Morane, vous nous êtes parfaitement inconnu. Qui êtes-vous ?

Et, en lui-même, il pensait : « Quelle que soit ton identité, mon gros, tu ressembles à un vilain poisson qui vient de sauter de la poêle à frire. »

— Il est temps bien sûr que je me présente, fit le gros homme. Je me nomme Dimitri Tchou, un quart Bessarabien, trois quarts Chinois. C'est sous ce nom qu'on me connaît à Singapour.

— Pourquoi portez-vous sans cesse ce vieux bas sur la figure ? demanda brutalement Bill. Vous craignez de faire peur aux oiseaux ?

Cette allusion non dissimulée à sa beauté toute relative ne parut pas toucher le métis, qui expliqua :

— Si je dissimule mon visage, Mister Ballantine, c'est que Dimitri Tchou est honorablement connu comme gros importateur, à Singapour. Je ne voudrais pas que l'on puisse un seul instant soupçonner que le Requin Chinois et lui ne font qu'une seule et même personne.

— Le Requin Chinois ? sursauta Bob. Vous voulez parler du fameux pirate ?... Ce serait... ?

— Votre serviteur en personne, commandant Morane, compléta Tchou en s'inclinant et en portant une main à la hauteur de sa poitrine, en un geste qui lui était familier.

Il ficha une cigarette dans un long fume-cigarette d'or et l'alluma, pour reprendre :

— Mais passons aux choses sérieuses, car je suis un homme impatient, honorables gentlemen. Venons-en donc au but de cette entrevue. Avez-vous entendu parler d'un certain Crawford ?

— Crawford ?..., fit Ballantine. Crawford ?... J'ai entendu ce nom il n'y a pas longtemps... Ah ! j'y suis...

Mais Bob coupa la parole à son ami en jetant :

— Nous ne connaissons aucun Crawford, monsieur Tchou... Vraiment aucun.

Le visage du Requin Chinois se durcit.

— Mais si, commandant Morane, vous connaissez bien Crawford. *Le pilote de l'« Oiseau de Feu »*, souvenez-vous.

Bob ne répondit rien, se contentant de penser : « Tout à l'heure l'Oiseau de Feu, maintenant Crawford ! Bill avait raison lors de la disparition de l'appareil ; il y avait du louche là-dessous. Si nous voulons tirer notre épingle du jeu, nous allons devoir manœuvrer serré... »

— Alors, commandant Morane, insista Dimitri Tchou, l'Oiseau de Feu, Crawford ?... Vous vous souvenez ?

— L'Oiseau de Feu, Crawford ? fit Bob sur le ton de quelqu'un qui cherche à se souvenir. Décidément non, monsieur Tchou, cela ne me dit rien.

Le Requin Chinois laissa filer au coin de ses lèvres une longue volute de fumée.

— Vous jouez bien la comédie, commandant Morane, dit-il calmement, mais je sais cependant que vous avez, en compagnie

de Mister Ballantine et du major Briggs, assisté il n'y a guère aux derniers essais de l'Oiseau de Feu. C'est là que vous avez rencontré le pilote de l'appareil : le capitaine Crawford.

Bob Morane eut un geste de protestation, pour dire :

— Je ne sais où vous êtes allé chercher tout cela, monsieur Tchou. Mais puisque vous aimez raconter des histoires à dormir debout, ne vous en privez pas.

— Oui, approuva Ballantine, ne vous en privez pas... Le commandant et moi aimons justement les histoires à dormir debout. Nous n'en avons d'ailleurs jamais entendues de la bouche d'un requin, même chinois.

Ce persiflage ne parut pas avoir de prise sur Tchou. Rien d'ailleurs ne semblait avoir de prise sur lui. Il demeurait aussi impassible qu'une méduse oubliée sur le sable.

— Eh bien ! vous allez être satisfaits, dit-il de la même voix calme que précédemment. Puisque vous ne voulez pas admettre que vous connaissez Crawford, je vais vous raconter de quelle façon je l'ai connu, moi.

\*\*\*

Le Requin Chinois avait fiché une nouvelle cigarette au bout de son fume-cigarette en or, l'avait allumée et avait ensuite commencé, tout en tirant de longues bouffées qui, à en juger à sa mine, devaient avoir la succulence des vapeurs du nectar le plus pur.

— Cela se passait voilà trois mois environ, commença-t-il. Ce soir-là je m'étais rendu en simple curieux, car je suis trop intelligent pour jouer, dans un tripot fameux de Singapour. Là, je remarquai un joueur, un Européen porteur de l'uniforme de capitaine de la R.A.F., et qui semblait perdre sans cesse. Afin de bien me convaincre de ce que le jeu a d'absurde, je l'observai longuement, quand soudain il se leva, en proie à une violente colère et en hurlant :

« — C'est une honte ! Un vrai scandale !... Ce jeu est tout à fait truqué !

« Et il se mit à dire des choses qui, aussitôt, m'intéressèrent. Des choses dans le genre de celles-ci :

« — Un jour, à bord de l’Oiseau de Feu, je viendrai pulvériser votre sale baraque de tricheurs ! »

Dimitri Tchou fit une pause, tira quelques nouvelles bouffées de sa cigarette, puis reprit :

— Avant de continuer mon récit, je dois vous dire, honorables invités, que depuis un certain temps j’avais conçu le projet de moderniser mon arsenal de pirate. D’autre part, j’avais entendu dire que les Britanniques expérimentaient un avion d’un modèle nouveau et qui avait été baptisé du nom d’Oiseau de Feu. Les paroles de Crawford me laissèrent donc supposer qu’il était le pilote de ce nouvel engin. Je décidai donc d’intervenir pour m’assurer son aide.

« Bien que n’étant pas joueur, j’étais connu du personnel du tripot, dont le patron est d’ailleurs un de mes bons amis. Je m’approchai du croupier qui, déjà, en compagnie de ses aides, s’apprêtait à faire un mauvais parti à l’énergumène, et je déclarai : « — Laissez cet homme !... Je réponds de lui.

— Mais, protesta le croupier, il doit de l’argent à la maison, monsieur Tchou ! »

« Mon influence est grande dans certains milieux de Singapour, et je réussis sans trop de mal à tirer Crawford des mauvais draps dans lesquels il s’était entortillé. « — Je rembourserai les dettes de mon ami — je parlais de Crawford — jusqu’au dernier centime, dis-je au croupier.

— Puisqu’il en est ainsi, monsieur Tchou, me fut-il répondu, nous oublierons les insultes de ce gentleman. »

« La colère de Crawford était tout naturellement tombée. Ses dettes remboursées par moi, je l’entraînai hors de la salle de jeu et, une fois dans la rue, je lui déclarai pouvoir lui assurer des revenus substantiels, à condition qu’il me fournisse des renseignements sur l’Oiseau de Feu.

« Tout d’abord, le capitaine protesta, disant qu’il ignorait de quoi je parlais. Mais, quand je lui montrai une imposante liasse de banknotes, il se radoucit. Il n’était pas malhonnête, mais joueur et aimant la grande vie ; cela le perdit.

« Dans la voiture qui nous conduisait chez moi, où je l’avais invité à prendre un verre, il finit par m’avouer être le pilote chargé des essais de l’Oiseau de Feu. Et, quand nous arrivâmes

à ma demeure, située hors de la ville, j'avais en grande partie convaincu Crawford de m'aider dans la réalisation de mon plan. Au cours des heures qui suivirent, nous finîmes par nous entendre tout à fait. De retour à la base d'essai, Crawford me ramènerait l'Oiseau de Feu. Grâce à cet engin redoutable, je pourrais alors décupler mes possibilités de piraterie.

« Vous connaissez la suite, messieurs. Crawford vola l'appareil et l'amena dans cet ancien refuge pour sous-marins. Aussitôt nous nous empressâmes de piller un transatlantique. Cette opération fut couronnée de succès et nous revînmes ici chargés d'un magot substantiel.

Le Requin Chinois écrasa sa cigarette au fond d'un cendrier tout en poussant un grand soupir.

— Hélas ! continua-t-il, tout cela était trop beau. À peine étions-nous revenus d'expédition que Crawford fut atteint d'une violente crise d'appendicite compliquée de péritonite aiguë, et il mourut en quelques heures, sans qu'on pût rien tenter pour le sauver. Je me trouvai donc en possession d'un engin que personne ici n'était capable de piloter. Alors, commandant Morane, je pensai à vous et à Mister Ballantine.

— À nous ? sursauta Bob. Pourquoi justement à nous ?

Pourtant, il commençait à comprendre où leur homme voulait en venir.

— L'explication est simple, répondit Tchou. Crawford m'avait révélé que votre ami et vous l'aviez vu piloter l'Oiseau de Feu et qu'il était probable qu'en raison de vos connaissances en ce qui concerne l'aviation, vous seriez capables de le piloter à votre tour. Je décidai donc d'avoir recours à vous. Mais comment vous convaincre ? Je vous connaissais de réputation et savais que vous aviez la tête dure. C'est alors que j'appris que votre ami, le célèbre professeur Aristide Clairembart, venait d'arriver à Singapour.

— Et vous l'avez kidnappé afin de posséder sur nous un moyen de chantage efficace, compléta Morane. Est-ce bien cela, monsieur Tchou ?

— C'est bien cela, en effet. Tout s'est passé comme je l'avais imaginé. Pendant que vous vogiez à bord de la jonque, je

m'envolai en compagnie du professeur pour venir vous attendre ici.

— Le professeur ? intervint Bill. Qui nous dit qu'il est encore en vie ? Nous ne l'avons pas aperçu jusqu'à présent.

— Vous allez voir que je joue franc jeu, monsieur Ballantine...

Le Requin Chinois décrocha l'interphone, forma un numéro et jeta un ordre.

— Amenez immédiatement le troisième prisonnier !

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et un complice de Tchou apparut, poussant devant lui un petit vieillard sec et vigoureux, qui se démenait comme un beau diable.

Tout de suite, Bob Morane et Bill Ballantine reconnurent ce visage rose et creusé à la fois, ce petit nez de bébé trop vite vieilli sur lequel des lunettes cerclées d'acier semblaient avoir bien de la peine à se tenir en équilibre.

— Professeur !... Vous enfin !... s'exclama Bob.

— Nous n'espérions plus vous retrouver ! renchérit Bill.

— Oui, c'est bien moi, mes amis, dit le savant, en chair et en os.

Son col dur, à coins cassés, était à demi arraché et sa cravate au noeud « tout-fait » pendait, mais il ne semblait pas avoir été maltraité.

Déjà, Bob Morane et Bill Ballantine s'empressaient autour de leur vieux compagnon.

— Bien que nous nous retrouvions dans des circonstances peu propices, professeur, fit Morane, j'ai envie de pousser un cri indien !

— Et moi de chanter un air de gigue ! dit Ballantine.

L'archéologue hocha la tête, pour déclarer :

— Malgré le plaisir que j'éprouve à vous retrouver tous les deux, j'aurais préféré que vous ne vinssiez pas. Je vous avais pourtant bien recommandé, dans ma lettre, de ne pas céder au chantage de ce gibier de potence...

— Cet assaut de courtoisie est vraiment touchant, messieurs, intervint Dimitri Tchou, mais il serait temps de parler de choses sérieuses.

Clairembart fit brusquement face à l'Eurasien et se précipita vers lui, dressé comme un coq sur ses ergots.

— Vous osez nous donner des ordres, suppôt de l'Enfer !... glapit-il. Vous devriez ramper devant nous, vous faire plus humble que le plus humble des vers.

— Taisez-vous, professeur Clairembart ! jeta Tchou d'une voix soudain durcie. Vous m'avez donné trop de mal jusqu'à présent, et je pourrais perdre patience...

Déjà, Bob tirait le savant en arrière.

— Calmez-vous, professeur, conseilla-t-il. Notre... hôte est le plus fort pour l'instant... Mieux vaut écouter ce qu'il a à nous dire.

## VIII

Entre les quatre occupants de la pièce, il y avait eu un long silence. Les regards de Morane, de Ballantine et du professeur Clairembart étaient tournés vers le Requin Chinois qui, toujours assis derrière son bureau incrusté d'ivoire et de nacre, avait allumé une nouvelle cigarette fichée dans son fume-cigarette en or. Le chef des pirates fit face à Morane et le fixa droit dans les yeux, pour laisser tomber d'une voix scandée et résolue, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Commandant Morane, comme vous êtes à ma connaissance le seul homme capable de piloter l'Oiseau de Feu, vous allez le faire pour mon compte, aidé en cela par Mister Ballantine, qui fera office de mécanicien et de co-pilote. Bien entendu, chacun de vous recevra une part du butin amassé.

Un nouveau silence succéda à ces paroles qui, à vrai dire, ne surprenaient pas outre mesure Bob Morane qui, depuis un moment, s'attendait à une proposition de ce genre.

— Et si nous refusons ? laissa-t-il tomber.

Le Requin Chinois sourit et, si vraiment un requin souriait, ce ne pouvait qu'être ainsi.

— Si vous refusez ? ricana-t-il. Vous voulez savoir ce qui se passerait, c'est bien cela ?... Eh bien ! je possède les moyens de calmer les plus récalcitrants... Pour cela, il me suffit de sonner par trois fois, comme ceci...

Tchou poussa à trois reprises sur un des nombreux boutons d'appel qui agrémentaient son bureau. Quelques secondes s'écoulèrent puis, au-dehors, des pas pesants ébranlèrent le sol.

— M'est avis qu'on va faire donner l'artillerie lourde, fit Ballantine sans paraître s'émouvoir autrement.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à trois étranges personnages. Torses nus et vêtus seulement de pantalons rouges, on eût dit des jumeaux avec leurs visages identiques, leurs mêmes yeux bridés, leurs mêmes pommettes saillantes,

leurs mêmes crânes rasés. Bien que de plus petite taille, tout trois possédaient des carrures qui approchaient celle de Bill Ballantine, mais avec moins de sveltesse. La graisse avait envahi leurs muscles à tel point qu'on ne savait plus où se trouvait leur taille, ni leur cou.

— Messieurs, dit Dimitri Tchou en s'adressant à ses prisonniers, je vous présente Li, Fo et Kyo, mes plus fidèles gardes du corps. Ils vont vous montrer de quoi ils sont capables.

À l'entrée du trio, Morane, Bill et Clairembart s'étaient levés afin de se trouver sur la défensive en cas d'attaque. Ballantine éclata de rire.

— De quoi ils sont capables ? lança-t-il. Vous ne croyez quand même pas nous faire peur avec ces gros pleins de soupe, monsieur Tchou ? On en mange une demi-douzaine comme ça chaque matin pour notre petit déjeuner, hein, commandant ?

— Chaque matin, en effet, approuva Bob avec un petit air indifférent.

Mais, en même temps, il pivotait sur un talon et, en un mouvement si rapide que l'œil pouvait à peine le saisir, son autre pied se détendait et touchait à la tempe un des gardes du corps qui s'écroula, assommé aussi sûrement que s'il avait reçu un coup de marteau. Le second garde du corps se jeta sur Bill, mais avec un peu trop de précipitation peut-être, car le géant, bloquant le coup qui lui était porté, riposta par un terrible crochet du droit à l'estomac, décoché avec une telle force qu'on eût pu croire que le poing allait traverser le corps épais. Projeté à deux mètres, la brute alla rebondir contre la porte et vint s'abattre sur le corps de son congénère mis hors de combat par Morane.

De son côté, le professeur Clairembart n'avait pas perdu son temps. Sans doute ne possédait-il pas la force redoutable de ses deux compagnons, mais il y suppléait par la ruse. Saisissant un tabouret, il le projeta les pieds en avant, tout en continuant à le tenir fermement, vers le troisième garde du corps, un peu à la façon dont un dompteur agit avec un fauve. Touché aux côtés par l'un des pieds du tabouret, l'homme poussa un cri de douleur et recula, ce qui laissa le temps à Bob et à Bill d'intervenir. Six secondes plus tard exactement, chronomètre en

main, le dernier des jumeaux était allé augmenter de sa masse le tas de muscles et de graisse écroulé sur le plancher.

En voyant la déconfiture de ses trois gorilles privés, Dimitri Tchou s'était dressé, pour hurler à leur adresse :

— Mais relevez-vous donc, au lieu de rester étendus, là comme des poissons morts !

— Inutile d'insister, monsieur Tchou, fit Bob. Vos petits amis sont au pays des méchantes fées.

— Et vous allez les y rejoindre, ajouta Ballantine en avançant d'un pas vers le gros homme.

Pour la première fois depuis le début de l'entrevue, le Requin Chinois sembla perdre son sang-froid. En voyant venir vers lui la prodigieuse masse de muscles qu'était l'Écossais, il prit peur et hurla :

— À l'aide !... À l'aide !...

Presque immédiatement, la porte s'ouvrit à nouveau pour livrer passage, à Tchen et à une demi-douzaine de forbans braquant des automatiques.

Cette fois, toute résistance était inutile, et Bob Morane et ses compagnons ne pouvaient que s'incliner devant le nombre, et surtout les armes, de leurs adversaires.

De son côté, Dimitri Tchou avait repris toute sa confiance en lui à présent qu'il se sentait protégé.

— Ah ! vous osez me résister ! hurla-t-il à l'adresse des trois captifs. Je vous ferai exécuter ! Sans pitié !

— Ce n'est pas si sûr, monsieur le Requin Chinois, fit Morane calmement. Car, après tout, qui vous dit que, finalement, Bill et moi n'accepterons pas de piloter l'Oiseau de Feu. Bien entendu, si nous acceptons — entendez bien, j'ai dit « si » — nous exigerons que le professeur ait tout comme nous la vie sauve.

Dimitri Tchou se calma soudain. Il eut cet étrange sourire qui lui mangeait les yeux en les faisant disparaître sous la double bouffissure des paupières.

— Vous avez raison, commandant Morane, dit-il. La colère est mauvaise conseillère... Je vous donne une heure pour réfléchir. Si, passé ce délai, vous n'avez pas accepté ma proposition, votre ami le professeur Clairembart subira les

conséquences de ce refus. Il serait vraiment dommage que la Science perde un élément de cette valeur.

\*\*\*

Sous la menace des armes de Tchen et de ses acolytes, Bob Morane, Bill Ballantine et Aristide Clairembart avaient été conduits hors du logis de Dimitri Tchou et entraînés à travers un labyrinthe de galeries.

— À votre avis, professeur, où nous mènent-ils ? interrogea Bob à l'adresse de l'archéologue.

— Sans doute dans le cachot où j'ai été enfermé jusqu'ici, fut la réponse du savant, ou dans un endroit plus repoussant encore.

Bientôt, la petite troupe s'arrêta devant une lourde porte de teck bardée de fer. Elle fut ouverte et les trois captifs poussés dans un étroit réduit creusé à même le roc. Le battant fut refermé derrière eux et l'on entendit le bruit de verrous qu'on poussait.

Furieusement, Bill se précipita contre la porte, mais ce fut tout juste si, en dépit de son poids et de sa force, il parvint à l'ébranler.

— Si vous croyez que vous allez nous retenir ici, dans ce trou à cancrelats ! hurla le géant.

À nouveau, il fonça sur la porte, mais toujours sans résultat.

— Inutile de t'entêter, Bill, conseilla Morane. Ce requin de Tchou a dit « une heure » et ce cachot ne s'ouvrira pas avant, quoi que tu fasses.

Ballantine se détourna et revint vers ses amis.

— Vous avez raison, commandant, fit-il. Faudrait au moins un bulldozer pour venir à bout de cette porte.

Il alla s'asseoir auprès de ses compagnons et s'adossa comme eux à la paroi de roc. Pendant un moment, ils demeurèrent silencieux, éclairés seulement par un mince rai de lumière filtrant sous le battant.

— Qu'allons-nous faire ? interrogea Bill au bout d'un moment. Nous ne pouvons quand même pas passer par les

exigences de ce sacrifiant de Requin Chinois. Qu'en pensez-vous mes amis ?

— Pas grand-chose, répondit Morane, pas grand-chose... Surtout que, s'il faut en croire les menaces de Tchou, la vie du professeur dépend sans doute de notre décision.

Entre les trois hommes, il y eut de longues secondes de silence. Bob passait et repassait les doigts dans ses cheveux, ce qui marquait chez lui une intense réflexion.

— Ah ! finit-il par dire, si seulement je pouvais trouver le moyen de nous tirer tous trois vivants de ce mauvais pas. Mais, gardés comme nous sommes, dans ces cavernes sous la mer, je n'en vois aucun.

— Surtout ne vous préoccupez pas de moi, intervint Clairembart. Je suis âgé, j'ai bien vécu ma vie et je me sacrifierai sans hésiter. De toute façon, il faut bien mourir un jour.

— Surtout ne disons pas de bêtises, professeur, fit Morane. Bien entendu, il ne saurait être question de vous abandonner... Je crains que nous ne devions passer par les exigences de ce pirate...

Bill sursauta violemment, pour hurler, avec de grands gestes des bras :

— Devenir complice de ces bandits ? Jamais !

— Cesse de hurler et de te démener ainsi, Bill, fit Morane calmement. Personne ne te demande de devenir complice de Dimitri Tchou et de sa bande de coupeurs de bourses, mais seulement de feindre de le devenir pour, ensuite, leur jouer un tour à notre façon.

— Cela ne marchera pas, Bob, glissa Clairembart. Vous serez surveillés sans cesse. Mieux vaut refuser et me sacrifier.

— Vous sacrifier ? Non seulement ni Bill ni moi ne pourrions jamais nous y résoudre, mais ce ne serait pas une solution. Tchou nous ferait torturer puis exécuter tous les trois quand il aurait la certitude que jamais nous ne l'aiderions.

— Que faire alors ? interrogea Bill. D'un côté nous rendre complice ; de l'autre, la mort...

— Ce qu'il faut faire, dit Bob, c'est gagner du temps... Ensuite... je trouverai bien un moyen de nous tirer de ce mauvais pas !

Et, en lui-même, il pensait : « Le moyen de nous tirer de ce mauvais pas ?... Je doute vraiment qu'il en existe un... »

\*\*\*

L'heure de délai écoulée, on vint chercher les captifs pour les ramener dans le bureau du Requin Chinois. Celui-ci était assis derrière sa table, très droit, essayant de faire saillir au maximum son menton, qu'il avait fuyant on s'en souviendra. Tour à tour, ses yeux de poulpe se fixèrent sur les trois prisonniers, puis ils s'arrêtèrent sur Morane et il demanda d'une voix égale, derrière laquelle il n'y avait plus à présent de fausse bonhomie :

— Eh bien ! quelle décision avez-vous prise ?

Comme la question s'adressait plus spécialement à lui, ce fut Bob qui répondit :

— Vous ne nous avez pas vraiment laissé de choix, monsieur Tchou, et vous le savez bien. Le petit jeu de poker auquel vous vous êtes livré avec nous était truqué, puisque vous aviez au départ toutes les cartes maîtresses en main. Bien sûr, vous avez gagné, et nous acceptons de travailler pour vous.

— Je savais bien, commandant Morane, que vous étiez un homme de bon sens, fit Dimitri Tchou, et votre décision me ravit. Nous finirons par nous entendre, soyez-en sûr.

— Ne triomphez pas trop vite, dit Bob. Bill et moi n'avons passé que peu de temps à l'intérieur de l'Oiseau de Feu, et il nous faudra plusieurs jours pour nous familiariser avec l'appareil, étudier son mécanisme, percer ses secrets...

— Vous y parviendrez, assura Tchou. Crawford a laissé une documentation fort complète à ce sujet, une sorte de « mode d'emploi » en quelque sorte.

Le gros homme alluma une cigarette, en tira une longue bouffée à travers l'or de son fume-cigarette, fit quelques ronds de fumée, puis conclut :

— Je vous donne deux semaines, commandant Morane, et à vous Mister Ballantine, pour mener à bien ce travail d'étude, avant de passer aux premiers essais sur l'appareil lui-même. Entre-temps, n'essayez pas de fuir. Vous seriez

impitoyablement massacrés. Vous m'entendez bien ? *Im-pi-toya-ble-ment !*

## IX

En combinaisons et casques de vol, Bob Morane et Bill Ballantine considéraient l’Oiseau de Feu rangé contre l’appontement et éclairé par les projecteurs qui illuminaient le petit port souterrain et rendaient encore plus flamboyant le rouge du fuselage de l’appareil.

Deux semaines exactement s’étaient écoulées depuis que Bob et l’Écossais avaient accepté de collaborer avec le Requin Chinois. Deux semaines passées à l’étude du merveilleux engin mis à leur disposition. Morane, en plus de pilote, était ingénieur et se tenait sans cesse au courant des techniques modernes ; quant à Bill, la mécanique et l’électronique n’avaient aucun secret pour lui. Ces circonstances avaient donc permis aux deux amis de mener à bien leur tâche dans les délais impartis par Dimitri Tchou.

Derrière Morane et Ballantine se tenaient Tchen et un autre pirate nommé Kiou, en combinaison de vol eux aussi et qui devaient les accompagner pour les surveiller au cours des essais en vol. Légèrement à l’écart se trouvaient le professeur Clairembart et Tchou.

Avant de se hisser à bord de l’Oiseau de Feu, Morane se tourna vers le chef des pirates, pour demander, un peu narquoisement :

— Pourquoi ne pas nous accompagner, monsieur Tchou ? Ainsi, vous pourriez vous rendre compte ?

Et, en même temps, le Français songeait : « Si seulement tu pouvais accepter, espèce de gros poisson-lune, je m’arrangerais bien pour qu’une avarie quelconque me permette de soulager l’humanité de ton odieuse présence !... »

Le Requin Chinois fit mine de ne pas avoir saisi le sous-entendu que Bob avait mis dans ses paroles, et il se contenta de répondre :

— Merci de votre offre, commandant Morane, mais je fais confiance à mes fidèles Tchen et Kiou. Et n'oubliez pas que je garde le professeur comme otage...

« Je n'oublie rien, requin de mon cœur, pensa encore Morane en se hissant dans le cockpit, mais un jour viendra où ce sera à mon tour d'avoir les atouts en main, et alors !... »

Bill Ballantine vint occuper le siège du co-pilote et Tchen et Kiou prirent place à l'arrière. Bob manœuvra la commande automatique du cockpit, puis adressa un petit signe de la main au professeur Clairembart, qui le lui rendit. Alors, il mit les réacteurs en marche au ralenti, puis il fit plongée. Lentement, l'Oiseau de Feu s'enfonça dans les eaux du petit lac et se dirigea vers l'entrée du tunnel sous-marin permettant d'atteindre la mer libre.

Il fallut quelques minutes à peine pour couvrir le trajet. Afin d'éviter tout contact avec la paroi, Morane continuait à piloter au ralenti, mais l'engin se manœuvrait avec autant d'aisance qu'un cheval de carrousel et il ne semblait pas qu'il dût y avoir le moindre pépin de ce côté. Au passage, Bob regardait les grandes gorgones tapissant la paroi et éclairées par la lumière du bord. À présent, il comprenait pourquoi beaucoup d'entre elles étaient brisées. Cela était dû aux précédents passages de l'Oiseau de Feu, piloté alors par Crawford qui, sans doute, n'y allait pas avec toutes les précautions requises.

À présent, l'appareil, toujours en plongée, évoluait en pleine mer, à une allure de plus en plus rapide, faisant fuir devant lui des bancs de poissons épouvantés par ce monstre inconnu.

— Je vous parle français, commandant, fit Bill dans le laryngophone, afin que nos deux candélabres, là derrière, ne pigent rien. Pourquoi ne pas vous arranger pour leur flanquer une pétoche à les rendre verts jusqu'au Jugement Dernier ?

— Excellente idée, approuva Morane. Pour commencer, ils n'ont pas payé leur passage ; ils n'auront donc pas à se plaindre à la compagnie. Et puis, ne sommes-nous pas justement ici pour « essayer » l'Oiseau de Feu ?... Accroche-toi, mon vieux... J'envoie la gomme !...

Il poussa les réacteurs et, prenant rapidement de la vitesse, l'appareil fila vers la surface, qu'il creva pour bondir en plein ciel.

Bill Ballantine eut un hurlement de joie qui claquait tel un coup de tonnerre dans le laryngophone.

— Hurrah, ça c'est de la mécanique !... Allez-y, commandant, mettez toute la sauce !... Ils ont voulu essayer l'Oiseau de Feu, eh bien ! on va leur faire voir !...

De seconde en seconde, Morane acquérait une plus grande maîtrise de l'appareil qui, grâce à une automatisation parfaite, se pilotait comme un jouet d'enfant. Il s'enhardit de plus en plus, plongeant et replongeant, montant en chandelle, faisant rebondir l'Oiseau de Feu à la surface de l'eau comme s'il s'agissait d'un caillou plat. Le père, la mère et les enfants !

Il y alla si bien que Bill lui-même crut bon de faire remarquer :

— Eh ! commandant, allez-y mou... Si on fait une fausse manœuvre à des vitesses pareilles, autant se servir d'un ouvre-boîte. Et puis, au train où vous y allez et depuis le temps que vous batifolez, on doit avoir couvert pas mal de chemin et nous trouver à une bonne distance de la base. Si nous nous attardons trop, Tchou pourrait croire que nous avons joué la fille de l'air et s'en prendre au professeur.

Ce fut cette dernière remarque seule qui parvint à calmer Bob.

— Tu as raison, Bill. Assez gambadé sur l'herbe...

Tournant légèrement la tête, il jeta un coup d'œil aux deux pirates et les vit crispés sur leurs sièges, comme s'ils attendaient à tout moment à être désintégrés.

— En tout cas, fit Bob en français, nos deux bonnes d'enfants en ont eu pour leur argent. Ils doivent déjà se croire assis à la droite de Bouddha...

— Bouddha ? dit Bill. C'est un type trop bien pour accepter à sa droite, ou même à sa gauche, des cloportes de cette espèce.

L'Oiseau de Feu était en plongée. Morane réduisit la vitesse jusqu'à ce qu'elle fut presque nulle. C'est, à ce moment que, contre sa nuque, dans l'étroit espace nu qui séparait le col de sa

combinaison du rebord de son casque, il sentit un contact dur et froid qu'il connaissait bien.

— Surtout, fit la voix de Tchen, ne recommencez plus ce petit jeu-là. Vous finiriez par nous tuer tous...

Bob tourna lentement la tête et dit calmement, sans paraître apercevoir l'automatique braqué par le pirate :

— Je devais essayer l'appareil, monsieur Tchen, et je l'ai fait. Que pouvez-vous avoir à me reprocher ?... Maintenant, si vous êtes trouillard au point de détester un peu de vitesse, fallait vous faire porter malade. Votre patron vous aurait remplacé.

Cette allusion à son courage dut toucher le pirate, car il préféra changer de sujet. Rengainant son arme, il déclara :

— Pour un premier essai, le patron n'avait prévu qu'une brève sortie. Or, nous avons parcouru une grande distance et devons nous trouver assez éloignés de la base. Rentrions à présent.

— Puisque c'est vous qui commandez, fit Morane.

Il s'apprêtait à faire reprendre un peu de vitesse à l'Oiseau de Feu, quand il se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond. On eût dit que l'appareil était freiné, n'obéissait plus. Mieux, il se pencha soudain de côté, comme s'il allait se renverser.

— Que se passe-t-il ? interrogea Bill. Finies les petites plaisanteries, commandant. Pensez au professeur et...

— Je ne plaisante pas, Bill, coupa Morane. Je ne parviens pas à redresser. L'Oiseau de Feu n'obéit plus !... *Il n'obéit plus !...*

\*\*\*

Lentement, l'appareil s'était retourné sur lui-même, pour se mettre à descendre, complètement désemparé, semblait-il.

— On dirait qu'on nous entraîne vers le fond, fit Bill.

Quelque chose passa devant le cockpit, l'entoura. On eût dit un bras gigantesque, mais mou, sans ossature, et garni de ventouses dentelées, larges comme des assiettes, qui se collaient au plexiglas.

Tout de suite, Morane avait compris.

— Un calmar géant, murmura-t-il.

— Un *Architeuthis* ou quelque chose dans le genre, précisa Ballantine qui, sans qu'il y parût, possédait des connaissances précises en zoologie. Il doit nous avoir pris pour un cachalot. Ces monstres se livrent souvent à des combats à mort...

— Exact, approuva Morane, mais notre *Architeuthis* doit être de taille, si j'en juge par le tentacule que nous apercevons, et il doit peser des tonnes...

— Il faut échapper à son étreinte, jeta Kiou, sinon nous allons tous périr !

— Lui échapper ? fit Bob. Comme vous y allez ! Je vous répète que cette bestiole doit peser des tonnes... Peut-être qu'en poussant les réacteurs à pleine puissance... Je vais attendre, afin de surprendre le monstre... De toute façon, pas de panique. La coque et le cockpit de l'appareil sont solides et faits pour résister à de grandes pressions. Tant que l'eau n'entre pas, nous ne courons aucun risque.

Pendant quelques secondes, le Français laissa le calmar entraîner l'Oiseau de Feu vers le fond, puis il prévint :

— Attention, je pousse les réacteurs !

Il y eut un vrombissement strident, l'eau bouillonna autour de l'Oiseau de Feu qui s'éleva de plus en plus rapidement, l'*Architeuthis* toujours fixé à lui, ainsi qu'en témoignait le tentacule entourant le cockpit.

— Nous remontons ! hurla Bill. Nous remontons !...

— Bien sûr, fit Morane, les dents serrées, nous remontons mais trop lentement pour faire lâcher prise au calmar. Il est trop lourd et nous avons sans doute dépassé la charge de sécurité de l'appareil... Ah ! si seulement je pouvais avoir ce monstre de face pour le foudroyer à l'aide du canon atomique !

L'Oiseau de Feu quitta l'élément liquide, mais Bob n'osa pas lui donner toute sa vitesse, car, en raison de la surcharge, il craignait que, s'il mettait les réacteurs en surpuissance, cela ne causât de graves dégâts pouvant aller jusqu'à la désintégration pure et simple de l'appareil... et de ses occupants. Ce manque de vitesse et le poids firent retomber l'engin à l'eau et Bob coupa les réacteurs. Lentement, le calmar toujours collé, à lui telle une énorme sangsue, l'Oiseau de Feu s'enfonça dans la mer, en direction du fond.

— Faites quelque chose !... hurla Tchen. Mais faites donc quelque chose !...

Paisiblement, Bill Ballantine se tourna vers le pirate et jeta :

— Cessez de crier comme une femme hystérique, monsieur Tchen. Le commandant n'a pas d'encouragement à recevoir de vous, ni d'ordre. Il sait parfaitement ce qu'il a à faire ou ne pas faire.

L'appareil s'était posé sur le fond, heureusement fait de sable en cet endroit, sur lequel les ventouses de l'*Architeuthis* n'avaient pas de prise.

« Tout ce qui me reste à tenter à nouveau, songeait Morane, c'est prendre encore le monstre par surprise...

Demeurer immobile puis les réacteurs, mais à fond cette fois. Tant pis pour les risques de désintégration. Je n'ai pas le choix... »

Quelques secondes s'écoulèrent. Dans le cockpit, il n'y avait plus à présent d'amis ni d'ennemis, mais seulement quatre hommes angoissés, presque unis dans la même appréhension de la catastrophe.

Et soudain, ses réacteurs poussés à fond, l'*Oiseau de Feu* fila vers la surface, entraînant à nouveau l'*Architeuthis*. En dépit du poids du monstre, Bob Morane parvint à arracher l'engin à la mer et à le faire monter en chandelle, très haut dans le ciel. L'appareil vibrait de façon sinistre, comme si, à tout moment, il allait se déglinguer, voler en éclats.

Quand il se jugea à bonne hauteur, Bob redressa et piqua vers la mer. Sans qu'il eût à intervenir, le computer de bord choisit l'angle de pénétration, corrigea automatiquement la direction, et l'*Oiseau de Feu* s'enfonça dans l'eau telle une prodigieuse flèche. Immédiatement, ses passagers eurent la sensation très nette qu'il était allégé.

— Il a lâché !... triompha Bill. Il a lâché !...

Le tentacule monstrueux n'entourait plus le cockpit.

— Oui, approuva Morane d'une voix sourde, il a lâché...

Mais en même temps, une inquiétude lui venait, l'impression que quelque chose clochait dans la propulsion de l'appareil.

— Ouf !... J'ai bien cru qu'on allait y rester ! fit Bill.

— Nous nous en sommes tirés, dit Tchen, et c'est tout ce qui compte. Mais je crois que cet essai a été concluant et qu'il serait temps de regagner la base...

L'Oiseau de Feu avait refait surface, mais à vitesse fort réduite. Morane se mit à rire.

— Regagner la base ? fit-il. Personnellement je veux bien, monsieur Tchen, mais notre appareil le voudra-t-il, lui ?

— Que voulez-vous dire, commandant Morane ?... Vous moqueriez-vous de moi ?

— Me moquer, monsieur Tchen ? dit Bob. Regardez vous-même... La manette des gaz est poussée à fond et c'est à peine si nous avançons. Je crois qu'il nous sera difficile de regagner la base, qui est maintenant fort éloignée, sans risquer de tomber définitivement en panne avant de l'avoir atteinte.

Tchen dut comprendre que le Français ne plaisantait pas, pas plus qu'il ne cherchait à lui jouer quelque tour, car il s'enquit sans laisser percer la moindre arrière-pensée :

— Que comptez-vous faire ?

À travers le plexiglas du cockpit, Morane désigna un archipel, à bâbord.

— Nous allons nous poser là quelque part, déclara-t-il, et nous verrons s'il y a moyen d'effectuer une réparation provisoire.

— Je crois connaître ces îles, protesta Tchen. Elles sont habitées par des Négritos, les derniers peut-être avec ceux du centre de la Nouvelle-Guinée à être demeurés réfractaires à la civilisation. On les dit encore cannibales et...

— Désolé, monsieur Tchen, coupa Morane en haussant les épaules, mais je n'ai rien d'autre à vous offrir. Il nous faut au plus vite découvrir l'avarie et connaître sa gravité... À moins que vous ne préfériez aller rejoindre vos ancêtres, enfermé dans un cercueil de métal !

# X

Son train d'atterrissage sorti, l'Oiseau de Feu s'était posé sur une plage, à mi-chemin de la mer et d'une jungle touffue, aux hautes futaies, aux sous-bois impénétrables aux regards.

Les quatre passagers mirent pied à terre et Bill inspecta avec attention les alentours, pour conclure :

— Le comité de réception semble briller par son absence.

Et Morane enchaîna, en se tournant vers Tchen :

— À moins que ces îles ne soient pas aussi habitées que vous le supposiez.

Depuis qu'ils s'étaient posés, Tchen regardait avec inquiétude en direction de la jungle, comme s'il s'attendait à tout moment à voir surgir un ennemi.

— J'aimerais néanmoins ne pas trop m'attarder ici, dit-il. Ce calme ne me dit rien qui vaille. Plus vite nous serons partis, mieux cela vaudra.

— Rassurez-vous, répondit Morane. Bill va jeter sans retard un coup d'œil aux réacteurs.

Déjà, l'Écossais avait déverrouillé le capot situé à l'arrière du cockpit. Au bout d'un moment, il cria :

— Je crois avoir trouvé !

Bob, Tchen et Kiou s'approchèrent.

— C'est un joint, expliqua Ballantine. Il a dû sauter quand, pour échapper au calmar, le commandant a poussé les réacteurs à fond.

— Croyez-vous pouvoir réparer rapidement ? demanda Tchen.

— Je le pense, mais il me faudrait de l'eau douce pour refroidir les tuyères intérieures qui, elles, ne peuvent être touchées par l'eau de mer. En attendant qu'on en trouve, je vais préparer le nouveau joint qui n'aura plus ensuite qu'à être placé.

— Avant que nous nous posions, fit Tchen, en pointant le doigt dans une direction précise, j'ai cru apercevoir un étang, là-

bas, entre les arbres. Si c'est de l'eau douce, reste à savoir comment nous pourrions en apporter suffisamment jusqu'ici.

— Il y a de grandes outres en plastique dans la soute de l'appareil, dit Morane. Elles pourront servir.

— Eh bien ! décida Tchen, vous irez chercher cette eau douce en compagnie de Kiou, qui vous aidera et vous surveillera à la fois.

Quelques minutes plus tard, une outre en plastique jetée sur l'épaule, Morane se dirigeait vers la ligne des arbres. Kiou le suivait à quelques pas de distance, portant une outre lui aussi et braquant un automatique.

Il fallut environ quinze minutes de marche aux deux hommes pour atteindre une étroite clairière au centre de laquelle brillait une nappe d'eau cernée de partout par les plantes aquatiques.

— Tchen ne se trompait pas, remarqua Kiou, voilà l'étang dont il a parlé.

— Reste à savoir si c'est bien de l'eau douce, fit Morane.

Ils s'engagèrent entre les plantes. Bob se baissa, prit un peu de liquide au creux de la main et goûta.

— C'est de l'eau douce, conclut-il. Emplissons nos outres en vitesse. Ce silence ne me dit rien qui vaille...

Mais, comme ils étaient absorbés par cette besogne de remplissage, Bob eut soudain la sensation d'être épié, et ce n'était pas par Kiou : son vieil instinct de coureur d'aventures ne pouvait le tromper. Il se redressa et regarda vers la forêt, d'où une vingtaine de petits hommes noirs et nus avaient jailli, armés de lances, de sagaies et de massues. Au cou, ils portaient des colliers de grosse verroterie et des esquilles d'os traversaient leurs narines et les lobes de leurs oreilles.

— Attention ! hurla Morane à l'adresse de Kiou. Les...

Il ne put en dire davantage. Frappé à la base du crâne, il s'écroula parmi les herbes, tandis que Kiou, lâchant son outre à demi pleine, ouvrait le feu sur les assaillants. Deux d'entre eux s'écroulèrent et les autres, rendus prudents par cette soudaine réaction du Chinois, reculèrent. Profitant de cet instant de répit, Kiou se mit à courir, n'ayant plus qu'une idée : rejoindre au plus tôt l'Oiseau de Feu. À plusieurs reprises, tout en galopant, il fit

feu dans la direction des Négritos lancés à sa poursuite et, chaque fois un homme tombait, tué ou blessé, tandis que les autres s'arrêtaient pour ne pas être atteints à leur tour.

Ces circonstances permirent à Kiou d'atteindre la plage sans avoir été rejoint. Il se mit alors, à galoper de plus belle en direction de l'Oiseau de Feu en hurlant :

— Les Négritos !... Les Négritos !...

Quand il atteignit l'appareil, Tchen avait déjà plongé dans le cockpit dont il émergea, tenant une mitrailleuse.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il.

— Les Négritos nous ont attaqués ! expliqua Kiou en haletant. Le commandant Morane a été abattu d'un coup de massue et...

Kiou s'interrompit et, montrant la ligne des arbres, hurla :

— Les voilà !... Ils arrivent.

Déployés en une longue ligne, les Négritos se précipitaient en effet en direction de l'Oiseau de Feu, attendant assurément d'être à bonne portée pour lancer leurs sagaises.

— Je vais leur donner une leçon de prudence, fit Tchen avec un mauvais sourire.

Il braqua sa mitrailleuse et se mit à arroser les assaillants. Plusieurs d'entre eux s'écroulèrent, tandis que les autres s'arrêtaient pour, ensuite, tourner les talons et gagner prudemment le couvert des arbres.

— Je ne crois pas qu'ils reviennent de sitôt, dit Tchen. Cette leçon leur aura suffi.

— Il nous faut aller à la recherche du commandant, dit Bill.

— Ce serait de la folie ! protesta Kiou. D'ailleurs, je vous ai dit l'avoir vu abattu sous mes yeux d'un coup de massue. Sans doute est-il mort...

— Le commandant a la tête dure, fit l'Écossais. D'ailleurs, qu'il soit mort ou non, je dois partir à sa recherche.

Tchen avait braqué sa mitrailleuse sur Bill. Il jeta d'une voix dure :

— Vous allez demeurer ici, monsieur Ballantine. Si le commandant Morane est mort, vous nous devenez trop précieux pour que je vous laisse risquer votre vie. Qui, en effet, à part vous, pourrait encore piloter l'Oiseau de Feu et nous ramener

sains et saufs à la base ? Vous allez effectuer la réparation en employant de l'eau de mer, s'il le faut, pour refroidir les tuyères.

— De l'eau de mer ! sursauta le géant. Mais la corrosion ?

— Nous n'avons pas le choix, trancha Tchen. De retour à la base, vous pourrez nettoyer les tuyères. Pour le moment, une seule chose compte : filer d'ici au plus vite... Mettez-vous au travail immédiatement !

\*\*\*

Comme l'avait dit Bill Ballantine, Morane avait la tête dure. La fraîcheur de l'eau aidant, il n'avait pas tardé à reprendre ses esprits. Il s'était redressé pour, aussitôt, apercevoir les Négritos, au nombre d'une trentaine maintenant, qui l'entouraient, dardant vers lui les fers de leurs sagaies.

« Selon toute évidence, songea le Français, ils sont prêts à me changer en pelote d'épingles au moindre geste hostile de ma part. Je suppose également qu'il serait inutile de parlementer. Autant vouloir nouer la conversation avec ces gens-là qu'avec des insectes venus de Betelgeuse... Est-ce qu'ils ont eu Kiou également ? »

Il eut beau regarder autour de lui : nulle part, il n'aperçut le corps du Chinois.

« Peut-être aura-t-il réussi à regagner l'Oiseau de Feu, pensa-t-il encore. Dans ce cas, Bill viendra à mon secours... si cette vermine de Tchen est d'accord, bien entendu... »

Le chef des indigènes qui, un peu plus grand que ses congénères, se distinguait en outre par une coiffure faite de plumes de paradisiers, le chef des Négritos donc jeta un ordre, et on lia Morane par les pieds et les mains à un long bâton, un peu à la façon d'un gibier abattu. Deux Négritos le chargèrent sur leurs épaules et toute la troupe se mit en marche vers le centre de l'île.

On progressa ainsi pendant une demi-heure environ et Bob, en dépit de la précarité de sa situation, ne pouvait que songer à l'étrangeté du sort qui s'acharnait sur lui. Une heure plus tôt à peine, il se trouvait aux commandes d'un des derniers-nés de la technique moderne la plus avancée, l'Oiseau de Feu, et voilà

qu'à présent il était aux mains d'hommes ayant à peine dépassé l'âge de la pierre.

Bientôt, on devait atteindre une rivière qui serpentait à travers les collines formant le centre de l'île. Toute la troupe prit place dans plusieurs pirogues qui, sous l'impulsion des pagaines, se mirent à remonter le courant.

Au loin, un long hurlement retentit, quelque chose comme le bruit qu'aurait fait une énorme plaque de métal en se déchirant. Un bruit que Bob reconnut aussitôt ; un bruit de réacteurs.

« L'Oiseau de Feu ! pensa-t-il. Ils doivent me croire mort et partent sans moi. Sans doute Tchen et Kiou ont-ils dû obliger Bill, car il aurait préféré risquer lui aussi la mort plutôt que m'abandonner... Va falloir se débrouiller tout seul à présent... »

Un peu plus tard, un autre bruit, venu de derrière une colline proche, devait retenir son attention : un martèlement lourd qu'il identifia aussitôt.

« Les tam-tams !... On doit approcher du village... »

Un quart d'heure plus tard en effet, alors que la nuit tombait rapidement, on parvint à destination. Au bord de la rivière, au centre d'un large espace débroussaillé, une demi-douzaine de grandes cases s'élevaient sur des pilotis.

À la lueur des feux qui venaient d'être allumés, des femmes s'affairaient, sans doute aux préparatifs d'une grande fête destinée à célébrer la capture du Français. Celui-ci fut détaché et contraint de grimper par une échelle jusqu'à la plate-forme d'une des cases, à l'intérieur de laquelle il fut ensuite poussé. Il n'y faisait pas très clair mais, grâce aux reflets des feux, Bob put distinguer les silhouettes de grandes statues peintes, ce qui lui fit supposer qu'il se trouvait dans la hutte aux fétiches.

Au fond, une grande case de bambou se dressait, appuyée à la paroi. Elle fut ouverte et le prisonnier fut contraint d'y entrer. Ensuite, la porte fut refermée et les Négritos se retirèrent.

C'est alors que, derrière lui, Morane entendit une voix qui disait :

— Tiens, tiens, de la compagnie... Je commençais à me sentir seul et, tout compte fait, si je dois périr de la main de ces sauvages, dévoré peut-être même, je préfère l'être en compagnie d'un gentleman... Car j'espère que vous êtes un gentleman.

Ses yeux s'habituant à la semi-obscurité, Morane se rendit compte qu'il n'était pas seul dans la case. L'inconnu le dépassait presque de la tête et on ne pourrait mieux le décrire qu'en imaginant cinq troncs d'arbres, un énorme pour le corps et quatre autres, moins épais, figurant les membres. Du visage, large comme le front d'un buffle, on ne distinguait presque rien à cause d'une chevelure et d'une barbe hirsute, noires toutes deux comme la nuit. Pour tout vêtement, un vieux gilet de marin et un pantalon de toile, mais en loques.

L'homme avait éclaté de rire, découvrant des dents de bête carnassière, qui brillèrent dans la pénombre.

— Deux gentlemen, rauqua-t-il. Deux gentlemen dans une cage, comme des orangs-outans destinés au zoo.

— Orang-outan vous-même ! fit Morane avec impatience. Et puis, cessez de vous tirebouchonner, mon vieux. Notre situation n'a rien de bien réjouissant.

— Vous avez raison, fit l'autre en se calmant, mais mon rire était nerveux. Voilà près d'un mois — ou plus, je ne sais exactement — que je suis enfermé dans cette maudite cage, à attendre je ne sais quoi — ou plutôt je le sais trop bien — et mes nerfs commencent à flancher.

Il tendit la main à Morane, qui eut l'impression de serrer une pelle de bulldozer, et il continua :

— Peut-être serait-il temps de faire les présentations. Mon nom est Blackie Melrose, mécanicien à bord du pétrolier *Waikiki*. Celui-ci a fait naufrage dans les parages. J'ai réussi à atteindre cette île à la nage, pour être aussitôt capturé par ces Négritos du diable.

— Je me nomme Bob Morane, commença le Français, et...

— Bob Morane ! coupa l'autre. Seriez-vous ce commandant Morane qui fait tant parler de lui, ce casseur d'assiettes qui...

— Pas seulement casseur d'assiettes, mon vieux Blackie, et si vous y tenez, je vais vous le prouver, tout grand et lourd que vous êtes.

— Là, là, fit Melrose, ce que j'en disais c'était pour causer, sans penser à mal. Donc, vous êtes le fameux commandant Morane ?

— En chair et en os, si cela peut vous faire plaisir, et bien que je préférerais être ailleurs... Mais je suppose qu'il serait juste que je vous dise, moi aussi, comment j'ai échoué ici.

— Juste, en effet, approuva le mécanicien du *Waikiki*.

— Eh bien ! je vais vous raconter mon histoire, et je vous interdis de la mettre en doute, ou je vous fais bouffer votre barbe.

## XI

— Pour une belle histoire, c'est une belle histoire ! fit Blackie Melrose quand Morane eut fini de parler. Et elle est vraiment vraie ?

— Je vous avais interdit d'en douter, Blackie...

— Bon, je vous crois, commandant Morane. Donc, si je comprends bien, on vous croit mort et l'Oiseau de Feu est toujours aux mains du Requin Chinois et de ses pirates qui vont en faire un engin de destruction en obligeant votre ami à le piloter ?

— C'est là un résumé à peu près parfait de la situation, approuva Bob.

Au-dehors, les battements de tam-tams avaient repris, de plus en plus violents et ponctués de cris sauvages.

— Pas d'erreur, dit Morane, la fête a commencé...

— On célèbre votre capture, comme on a célébré la mienne. Ensuite, on sera peut-être sacrifiés et — qui sait ? — mangés. Pendant ce temps, ce maudit squale bouffi de Dimitri Tchou et ses bandits de grands chemins s'en donneront à cœur joie avec l'Oiseau de Feu...

Bob Morane s'était assis au fond de la cage, à ruminer ses pensées.

— Qui sait, Blackie, qui sait ?... fit-il juste assez haut pour que son compagnon comprenne ses paroles à travers le bruit des tam-tams. Cette fête nous donnera peut-être le moyen de tirer notre révérence.

— Tirer notre révérence ?... Vous voulez dire : fuir ?... Vous n'y pensez pas sérieusement ? Nous serions rejoints avant d'avoir franchi l'enceinte du village !

— Il est probable que, pendant cette fête, les Négritos s'enivreront — s'ils n'ont déjà commencé. Quand ils seront tous ivres morts, nous tenterons de gagner la côte à bord d'une

pirogue. Mais, avant, il faut sortir de cette cage et je vous crois assez fort pour en venir à bout.

Le mécanicien brandit des mains qui auraient aussi bien été à leur place au bout des bras d'un gorille, et il gronda :

— Soyez sans crainte, commandant Morane, ces pattes-là sont pareilles à des griffes d'acier ! Maintenant que vous êtes venu me rendre l'espoir, je vais briser ces bambous comme des allumettes !

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas employé votre force plus tôt ? s'enquit le Français. Depuis le temps que vous êtes enfermé ici !

— Je ne croyais pas pouvoir m'en tirer une fois sorti de la cage, expliqua l'hercule. Maintenant, vous êtes là, je vous connais de réputation et je sais qu'avec vous j'ai une chance d'échapper à ces Négritos que Belzébuth emporte ! Quand vous le déciderez, j'agirai.

Dans l'ombre, Morane sourit à cette confiance, et il se contenta de déclarer :

— Il faut attendre, Blackie, attendre le moment propice. Tout ce que je vous demande pour l'instant, c'est un peu de patience.

Au cours des heures qui suivirent, l'orgie battit son plein au-dehors, puis peu à peu les cris se firent moins nombreux, moururent ; les tam-tams eux-mêmes cessèrent de battre ; et ce fut le silence total.

— On n'entend plus rien, murmura Bob. L'aube approche et ils doivent tous dormir à l'heure actuelle, assommés par le vin de palme... Je crois que le moment est venu de montrer votre force.

Le colosse s'approcha de la porte de la cage et, pendant de longues secondes, Morane l'entendit haleter sous les efforts prodigieux qu'il accomplissait. Finalement, il y eut un craquement sourd : les bambous avaient cédé.

— Je crois qu'on pourra passer, souffla Melrose. Ça a été dur, mais j'y suis parvenu.

— Attendons un instant, dit Morane, pour voir si le bruit n'a pas attiré l'attention.

Durant plusieurs minutes, ils demeurèrent aux aguets et, comme rien ne se produisait, ils s'enhardirent.

— Je crois qu'on peut y aller, fit Bob tout bas.

Ils se glissèrent par l'ouverture et traversèrent la case. Au passage, Blackie Melrose fit un petit salut de la main aux totems, en jetant :

— Vous avez été mes seuls compagnons pendant tous ces jours, mais vous n'étiez pas si agréables à regarder, et je vous quitte sans regrets.

En rampant, les deux hommes gagnèrent la plate-forme extérieure, d'où ils pouvaient avoir une vue d'ensemble sur le village. À la lueur des feux qui s'éteignaient, ce n'étaient que corps étendus, hommes femmes et enfants mêlés. Visiblement, la beuverie avait été générale.

— On ne peut pas dire que le casse-poitrine n'a pas coulé à flots, remarqua Blackie. Désormais, ce n'est pas saoul comme un Polonais qu'il faudra dire, mais saoul comme un Négrito.

On avait enlevé l'échelle et il y avait bien une hauteur de trois mètres jusqu'au sol.

— J'y vais le premier, décida Bob. Je vous ferai signe quand vous pourrez sauter à votre tour, Blackie.

Il se laissa tomber et se reçut sur la pointe des pieds, en fléchissant les jarrets. Cela fit un peu de bruit, mais aucun des dormeurs ne bougea.

— À vous, Blackie !

Le géant sauta, mais son poids était tel qu'il se reçut aussi silencieusement qu'un éléphant.

— Si après cela personne n'est réveillé, dit Morane, c'est que vraiment le vin de palme était de bonne qualité.

Le vin de palme était de bonne qualité, et personne ne se réveilla.

— Longeons les palissades, décida encore Bob, et tâchons d'atteindre la rivière sans nous faire repérer.

En passant, il récupéra une lance plantée dans le sol, en songeant : « Prenons cela. J'ai dans l'idée que ça pourra bientôt me servir. »

Le premier, Blackie Melrose sauta dans une pirogue.

— Ouf !... Tout s'est bien passé jusqu'ici... Pas un seul de ces ivrognes n'a bronché.

Il saisit une pagaye et enchaîna :

— Hâtons-nous de mettre le plus de distance possible entre ces maudits et nous.

— D'accord, Blackie, mais, avant cela, il serait sage de prendre une dernière petite précaution.

Bob s'approcha des autres pirogues et, à coups de lance, il en perça le fond l'une après l'autre. Quand il eut rejoint Blackie, elles étaient en train de couler.

— De cette façon, dit Morane, les Négritos ne pourront nous poursuivre. Avant qu'ils aient remis leurs embarcations en état, nous serons loin.

Melrose se mit à rire silencieusement, pour déclarer :

— Vous ne faites pas mentir votre réputation, commandant Morane. Sans vous, je n'aurais jamais osé risquer tout ça.

— Le tout est d'oser, dit Bob en hochant la tête, le tout est d'oser... Mais nous ne sommes pas encore sauvés. Mettons-nous à souquer dur.

Il saisit à son tour une pagaie et, quelques secondes plus tard, la pirogue descendait la rivière à belle allure, tandis qu'au-dessus d'elle les derniers renards volants de la nuit regagnaient leurs gîtes dans les arbres.

L'aube rosissait l'horizon, vers l'est, quand venant des collines, des battements rageurs se firent entendre.

— Les tam-tams ! fit Blackie Melrose. Notre fuite est découverte.

— Plus d'importance, à présent, répliqua Bob. Nous avons trop d'avance. Et puis, sans canots, comment les Négritos pourraient-ils nous rejoindre ?

Ils continuèrent à pagayer, et le jour était complètement levé, quand Blackie cria, tendant le bras :

— La mer, là, devant nous !... Ils ne nous rejoindront plus à présent !... Nous sommes sauvés !

\*\*\*

La pirogue avait franchi la petite barre, à l'endroit où la rivière se jetait dans la mer, et se dirigeait vers le large.

— Je dois trouver le moyen de contacter au plus tôt le major Briggs, dit Morane, pour qu'il puisse récupérer l'Oiseau de Feu et m'aider à délivrer mes amis.

De la tête, tout en continuant à pagayer, Blackie approuva :

— Cela va de soi mais, avant tout, quittons ces parages mal famés, car...

Le mécanicien du Waikiki s'interrompit, pour s'exclamer :

— Ah ça ! D'où sortent-ils ceux-là ?

Trois grandes pirogues chargées de guerriers venaient dans leur direction.

— D'autres indigènes ! fit Bob. Ils nous ont aperçus et ont l'air de vouloir nous rejoindre... Tâchons de les distancer...

Mais les deux hommes, malgré leur énergie, ne pouvaient rien contre les nombreux pagayeurs des trois embarcations qui les poursuivaient et qui, rapidement, se rapprochaient. En se retournant, on pouvait à présent détailler lesdits pagayeurs.

— Il ne s'agit pas des Négritos qui nous ont capturés, remarqua Morane. Ces guerriers me semblent de taille normale.

— Sans doute est-ce une tribu d'une île voisine venant justement faire la guerre aux pygmées, supposa Melrose. D'ailleurs quelle importance ! Ils doivent être aussi redoutables, et être mangés par des nains ou par des hommes normaux, je ne vois pas la différence...

Une des pirogues se rapprochait dangereusement. On eût dit qu'elle se livrait avec ses voisines à une course dont les fuyards étaient l'enjeu.

— Ils vont nous rejoindre, gémit Blackie. Sans doute veulent-ils, eux aussi, nous faire prisonniers, sinon ils nous auraient déjà lardés de flèches et de sagaies...

La première pirogue n'était plus qu'à vingt mètres, quand Morane prit une soudaine décision.

— Continuez à les mener en bourrique, Blackie ! lança-t-il. De mon côté, je vais leur faire le coup de l'espaldon.

Il s'empara de la lance dont il s'était servi pour couler les canots des Négritos et qu'il avait emportée.

— Qu'allez-vous faire ? s'inquiéta le mécanicien.

Déjà, le Français avait sauté par-dessus bord, pour se mettre à nager entre deux eaux, en direction du canot le plus proche.

Quand il jugea qu'il n'en était plus guère éloigné que de quelques mètres, il plongea aussi profondément qu'il pouvait, pour remonter ensuite à toute vitesse, la lance pointée au-dessus de la tête.

Le fer de l'arme perça la mince coque de bois et, aussitôt, l'eau envahit l'embarcation, tandis que ses occupants basculaient à la mer. Immédiatement, Bob avait replongé pour se mettre hors d'atteinte et, quelques secondes plus tard, Melrose l'aidait à se hisser à ses côtés.

Le colosse jubilait, en disant :

— Pour un bon tour, c'est un bon tour que vous leur avez joué là ! Le coup de l'espaldon ! Je m'en souviendrai...

Bob s'ébroua et, abandonnant la lance momentanément devenue inutile, il reprit sa pagaille.

— J'ai réussi à les retarder un peu, fit-il, mais ce ne sera que partie remise et le coup de l'espaldon ne prendra pas une seconde fois. Tâchons de prendre le plus d'avance possible.

Les poursuivants devaient perdre un peu de temps à repêcher les naufragés de la première pirogue, mais ensuite la poursuite reprit avec un acharnement accru. Bientôt, les deux embarcations indigènes eurent rejoint celle des Européens et l'encadrèrent. Finalement, l'une d'elle amorça une manœuvre destinée à couper la route aux fuyards.

— Je crois, fit Melrose en cessant de pagayer, que cette fois nous sommes cuits.

Bob saisit la lance et la brandit, en disant :

— Nous sommes peut-être cuits, mais je me sens décidé à vendre chèrement ma vie.

— Et moi donc ! jeta le mécanicien en menaçant les indigènes de sa pagaille. J'assommerai bien une douzaine de ces pithécanthropes avant de me laisser prendre !

C'est à ce moment précis qu'un guerrier se dressa dans une des deux grandes pirogues et se mit à pousser des clamours en gesticulant frénétiquement. Immédiatement, les autres indigènes témoignèrent de la plus intense frayeur, faisant virer leurs esquifs pour s'éloigner au plus vite.

— Qu'est-ce qui leur a pris ? interrogea Blackie en les suivant du regard. C'est comme si les portes de l'enfer s'étaient soudain ouvertes devant eux. Que s'est-il passé ?

— Si je le savais..., fit Morane.

Il prêta l'oreille et reprit :

— Écoutez... On dirait un bruit de moteur...

Tous deux se tournèrent dans la direction d'où venait le bruit, et ils aperçurent un puissant canot à moteur qui bondissait de vague en vague dans leur direction. À la proue il y avait un canon léger à tir rapide ; à la poupe flottait l'Union-Jack.

— La Navy ! se mit à hurler Melrose. Hurrah !... Nous sommes sauvés !...

Le canot à moteur vint se ranger contre la pirogue, et des marins aidèrent Bob et son compagnon à changer de bord. Un sous-officier se présenta aux rescapés :

— Quartier-maître Wingate, du dragueur *Nelson*. Nous étions descendus à terre pour faire de l'eau potable à la suite d'une fuite de réservoir. En regagnant le bord, nous vous avons aperçus.

Morane se mit à rire.

— On peut dire que vous nous avez tirés là d'un bien mauvais pas, maître, assura-t-il. Je m'appelle Morane, et voici Blackie Melrose, en compagnie de qui j'ai bien failli être dévoré par les Négritos... si vraiment ils sont encore cannibales comme on l'affirme... Mais pouvez-vous me conduire sans retard auprès de votre commandant ? J'ai une requête de la plus haute importance à formuler.

\*\*\*

Le commandant du *Nelson* était un homme entre deux âges, aux cheveux blonds largement mangés de gris.

— D'après le quartier-maître Wingate, dit-il à Morane quand celui-ci eut été introduit dans son bureau, vous vouliez me voir de toute urgence... Une faveur à me demander, ou quelque chose de ce genre ?

— En effet, sir, approuva le Français. Je voudrais adresser sans retard un message au major Briggs.

L'officier fronça les sourcils.

— Vous voulez parler du major Briggs, de la base d'essais de Boro-Boro ? Et que lui voulez-vous ?

— Lui donner des nouvelles de l'Oiseau de Feu, tout simplement.

Cette fois, le commandant du *Nelson* écarquilla les yeux. Visiblement, il se demandait si son hôte se moquait, ou s'il avait toute sa raison.

— L'Oiseau de Feu ? fit-il. Ce mystérieux prototype que toute la flotte d'Extrême-Orient recherche depuis plusieurs semaines ?

— C'est bien cela, sir.

À l'assurance que Bob mettait dans ses paroles, l'officier comprit immédiatement qu'il n'avait pas affaire à un plaisantin, ni à un fou.

— Très bien, conclut-il, nous allons nous mettre en rapport immédiatement avec le major Briggs. Suivez-moi à la cabine radio.

Vingt minutes plus tard, la réponse de Boro-Boro parvenait au *Nelson*. Elle était laconique et disait simplement : *Amenez d'urgence commandant Morane à Boro-Boro – Briggs.*

## XII

Sur la dunette du sous-marin qui, cette nuit-là, avait fait surface en vue d'un petit archipel des mers malaises, se tenaient un groupe d'hommes, vêtus les uns de l'uniforme des commandos, les autres de la combinaison des plongeurs de combat.

Deux de ces hommes n'étaient autres que Bob Morane et le major Briggs, le premier en commando, le deuxième en combinaison et scaphandre à circuit fermé de plongeur.

Briggs désigna le plus proche des îlots.

— Êtes-vous sûr, Bob, qu'il s'agit bien là de l'île où vous avez été retenu par le Requin Chinois et où, logiquement, vos amis doivent encore se trouver ?

— Absolument certain, major, répondit le Français. Pour que je puisse piloter l'Oiseau de Feu, les pirates ont été forcés de m'en préciser la situation exacte sur la carte. Ensuite, j'ai fait mes propres vérifications à l'aide des instruments de bord de l'appareil. Aucune erreur possible.

Et, presque aussitôt, Morane enchaîna :

— Il est bien entendu que l'opération sera menée de façon à ne pas laisser le temps aux pirates de massacrer mes amis. Avec les hommes-grenouilles, major, vous prendrez possession de l'Oiseau de Feu. Pendant ce temps, avec le lieutenant Fraine, j'envahirai le repaire par voie de terre.

Briggs approuva.

— C'est bien ainsi que nous avons convenu d'opérer. De toute façon, la surprise doit être complète. Les pirates vous croient morts et notre opération a été entourée de tout le secret possible. Elle doit réussir.

Durant quelques secondes, Morane demeura songeur. Cela faisait trois jours à peine que Balckie Melrose et lui avaient été recueillis par le mouilleur de mines *Nelson*. En principe, Bill Ballantine devait toujours être occupé aux réparations de

l’Oiseau de Feu, qui ne pouvait avoir quitté à nouveau l’ancien repaire de sous-marins.

— O.K., murmura le Français, on y va.

Deux canots pneumatiques furent mis à la mer, heureusement fort calme. Les six commandos, dont Morane, s’entassèrent dans l’un et les six plongeurs, dont Briggs, dans l’autre, et l’on fit force pagaines en direction de la côte. Il fallut un quart d’heure environ pour l’atteindre, dans un silence total, et les deux embarcations s’arrêtèrent au bas d’une falaise battue par la houle.

— C’est ici, au bas de ce tombant, que s’ouvre le tunnel sous-marin, souffla Bob à l’adresse de Briggs. Vous pouvez y aller de votre petit bain de minuit.

Silencieusement, les plongeurs se glissèrent à l’eau et on ne vit bientôt plus, à travers la transparence liquide, que les lueurs vagues de leurs torches étanches, qu’ils avaient allumées.

Retenant sa pagaine, Morane se tourna vers le lieutenant Fraine, qui se tenait à ses côtés.

— À nous maintenant... La plage n’est pas fort éloignée.

Ils longèrent la falaise sur quelques centaines de mètres, puis elle s’incrva soudain, mourut, pour laisser place à une plage de sable gris bordée de cocotiers.

— Débarquons, fit Bob. L’entrée du repaire se trouve au sommet d’une colline, quelque part derrière ces arbres.

Le groupe aborda et le canot fut tiré jusqu’à la ligne des cocotiers et caché parmi la broussaille. Il fallut ramper encore sur une distance de quelques centaines de mètres pour avoir une vue parfaite sur l’intérieur de l’île dont le centre était formé par une petite éminence aux flancs presque dépourvus de végétation.

Allongé aux côtés du lieutenant Fraine, Morane désigna une petite bicoque juchée, comme oubliée, au sommet de l’éminence.

— C’est dans cette baraque, en principe, que doit s’ouvrir le puits permettant d’atteindre la base souterraine, expliqua-t-il. Tchou ne m’en a jamais parlé mais, au cours de ma captivité, j’ai pu faire mes propres observations, entendre les pirates parler et, par recoupements...

— Au départ, l'opération me paraît sans aléas, fit Fraine. Si le puits dont vous parlez débouche bien dans cette maison, il nous sera facile de nous y glisser. Tout a l'air désert...

— Ce n'est pas si sûr, fit remarquer Bob. Le Requin Chinois est un homme parfaitement organisé. Son terrain d'atterrissement privé se trouve derrière cette éminence, et le puits est la seule route terrestre pour l'atteindre. C'est aussi, pour Tchou, sa seule voie de retraite. Il ne l'aura pas laissée sans surveillance. Il doit avoir posté une ou plusieurs sentinelles, que nous n'apercevons pas d'ici... Si nous y allons tous, nous risquons de nous faire repérer ; l'alarme serait donnée et tout serait manqué.

— Que proposez-vous ? interrogea Fraine.

— Je vais me glisser seul jusqu'à la bicoque. Si le chemin est libre, ou quand il sera libre, je vous ferai signe avec ma torche électrique. Trois courtes, trois longues, trois courtes.

En rampant, le Français se glissa vers l'éminence en se dissimulant derrière le moindre accident de terrain, le plus petit buisson. Quand il eut atteint le pied de la colline, il s'immobilisa à l'abri d'un bosquet d'épineux et observa longuement la bicoque. Aucune lumière n'y brillait et nulle part, autour d'elle, on ne distinguait la moindre présence humaine.

« Est-ce que, par hasard, Dimitri Tchou aurait réellement négligé de placer des sentinelles ? » se demanda-t-il.

Il secoua la tête et murmura :

— Impossible !... Ce serait trop beau pour être vrai.

Il savait que, de la réussite de l'entreprise dépendaient sans doute les existences de Bill Ballantine et du professeur Clairembart, et il décida de redoubler de précautions.

Mètre à mètre, il se mit à grimper, collé au rocher volcanique, profitant de la plus petite aspérité, de la plus minuscule touffe de végétation, attendant quelques secondes, tous les sens tendus, puis repartant.

Il allait atteindre l'étroit plateau couronnant l'éminence, quand son pied glissa soudain, détachant un bloc de lave qui se mit à rouler le long de la pente.

« S'il y a une sentinelle, songea Morane, je ne vais pas tarder à être renseigné. Ce maudit caillou a fait autant de bruit qu'un

orchestre de rock qui se mettrait à jouer dans une nécropole de la Vallée des Rois ! »

Blotti contre le rebord du plateau, il n'eut pas longtemps à attendre. Au-dessus de sa tête, des pas se firent entendre, se rapprochant sans cesse. Puis une voix demanda, en anglais :

— Qu'est-ce que c'est ?... Il y a quelqu'un ?...

À présent, Morane ne pouvait plus douter que la maison ne fût gardée. Les pas s'étaient arrêtés, et il comprit que le garde se tenait juste au-dessus de lui, presque à portée de la main. Se hissant légèrement, dans un simple étirement du corps, il jeta un coup d'œil par-dessus l'arête, pour apercevoir deux chevilles d'homme, si proches qu'il n'avait que le bras à tendre pour les atteindre.

Prudemment, il se renfonça dans l'ombre, en songeant : « S'il jette un regard sous lui, il me repérera, aussi sûr que le monde a été créé en six jours ».

Il entendit la sentinelle qui soliloquait, peut-être pour se donner du courage :

— Il n'y a personne... Je croyais pourtant avoir entendu du bruit...

« Tu ne t'es pas trompé, mon vieux, pensa Morane, et tu vas bientôt t'en rendre compte... »

Il se hissa brusquement, saisit les chevilles de l'homme à deux mains et tira. Cela eut pour effet de renverser le garde qui s'écroula en arrière en lâchant sa mitrailleuse. Il tenta de se redresser en murmurant :

— Qu'est-ce que... ?

Mais déjà Bob était sur lui et, d'un crochet du droit parti de loin, le mettait hors de combat. L'homme se renversa et demeura immobile. C'était un des complices européens de Dimitri Tchou, mais Morane ne perdit pas de temps à le dévisager plus longtemps. À l'aide de la ceinture de son antagoniste et de la bretelle de la mitrailleuse, il lui attacha solidement les chevilles et les poignets, puis il le bâillonna avec un morceau de sa veste déchirée. Finalement, il le tira dans une anfractuosité de rocher.

Bien entendu, tout cela avait fait un peu de bruit, et Morane se demandait comment, s'il y avait d'autres sentinelles, elles n'avaient pas encore été alertées.

S'emparant de l'arme du garde, il s'empressa d'explorer les parages de la bicoque, mais sans découvrir personne.

— Il n'y avait qu'une seule sentinelle, conclut-il avec joie. Tout compte fait, le Requin Chinois n'avait aucune raison de se méfier.

Il s'approcha de la maison et, du pied, en poussa la porte, tandis que, d'une main, il braquait la mitraillette et, de l'autre, sa torche électrique.

La pièce qui s'offrit à ses regards était vide avec seulement, au centre, une vieille table et deux chaises dressées sur une vieille natte de raphia.

Rapidement, le Français écarta la table et les chaises, puis il repoussa la natte. Une trappe garnie d'un anneau de métal apparut.

— Monsieur Tchou ne s'embarrasse pas de complications, murmura Bob. Pas de mécanisme secret, pas de passage dérobé. Non, une simple trappe cachée par un tapis et quelques meubles. Et il a eu bien raison : les trucs les plus simples sont les meilleurs... du moins en ce qui me concerne.

\*\*\*

La trappe avait été soulevée, découvrant une ouverture carrée, dans laquelle Bob Morane braqua le faisceau de sa torche électrique. Un puits carré se révéla, aux parois bétonnées et garnies d'échelons de métal. Un travail assez ancien, sans doute effectué par les Japonais, mais fait pour durer.

« Maintenant que le terrier de la bête est découvert, songea Bob, il ne me reste plus qu'à prévenir les chasseurs. »

Il regagna le bord du plateau et, braquant sa torche en direction du rivage, il en fit jouer le contact à neuf reprises : trois brèves, trois longues, trois brèves.

Là-bas, le lieutenant Fraine avait aperçu le signal.

— Tout est en ordre, lança-t-il aux quatre hommes qui l'accompagnaient. Nous pouvons y aller.

Cinq minutes plus tard, ils avaient rejoint Morane.

— Vous avez tardé à nous faire signe, dit Fraine. Pendant un moment, j'ai cru qu'il y avait un pépin.

— J'ai failli me faire prendre par la sentinelle, expliqua Bob, mais je m'en suis tiré... Heureusement, elle était seule.

— Et le puits, vous l'avez trouvé ?

— Un vrai jeu d'enfant... Venez voir.

Il conduisit Fraine et ses compagnons dans la petite maison et lui montra l'ouverture du puits.

— Comme vous le voyez, lieutenant, tout cela a été d'une simplicité...

Braquant sa lampe vers le fond du puits, Fraine approuva de la tête.

— Simple, en effet, murmura-t-il, très simple... Le Requin Chinois ne semble pas avoir craint la moindre surprise.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Le seul qui pouvait dénoncer l'existence de la base, c'était moi, et il me croyait mort, tué par les Négritos.

Morane se passa la main derrière le crâne, là où il avait été frappé lors de sa capture par les indigènes et où il sentait encore parfois une douleur lancinante, et il ajouta :

— À quelque chose malheur est bon !

Du menton, le lieutenant désigna l'entrée du puits, en interrogeant :

— On y va ?

Morane hésita. Tout, jusqu'ici, s'était déroulé pour le mieux, mais l'expédition demeurait néanmoins hasardeuse. Afin de ne pas donner l'éveil aux pirates par un trop grand déploiement de forces, on avait décidé de n'employer qu'une équipe réduite : douze hommes aguerris, experts en raids rapides et efficaces. C'était peu, car les pirates du Requin Chinois étaient plus nombreux et on ne pouvait compter que sur la surprise pour triompher. Encore fallait-il que cette surprise demeurât totale.

— Je vais descendre le premier, décida Bob, et vous me suivrez à quelques mètres pour me rejoindre seulement quand je me serai assuré que la voie est libre.

Conservant la mitrailleuse de la sentinelle, il s'engagea sur le premier échelon et s'enfonça lentement dans le puits. Les

torches avaient été éteintes et la descente se faisait dans une obscurité quasi totale, seule une vague clarté montant du fond. Au-dessus de sa tête, Morane entendait ses compagnons qui suivaient à quelques mètres, comme il avait été décidé.

La descente ne dura que quelques minutes, mais elle parut interminable. Finalement, Bob atteignit le couloir où débouchait le puits. S'accrochant solidement, il se pencha et regarda sous lui : le couloir, faiblement éclairé, paraissait désert. Alors, Morane s'enhardit. Il se laissa tomber, toucha le sol en douceur et demeura accroupi contre la muraille, la mitrailleuse braquée tour à tour vers la gauche et la droite. Personne...

Bob leva la tête vers le débouché du puits et lança à mi-voix :

— Le chemin est libre... Venez me rejoindre...

L'un après l'autre, le lieutenant Fraine et ses compagnons se laissèrent glisser près du Français.

— Jusqu'ici, on semble jouer sur le velours, souffla Fraine.

Morane approuva de la tête, pour dire :

— Selon toute évidence, les pirates dorment, à part quelques gardes peut-être. Espérons que, de son côté, le major Briggs et ses plongeurs n'auront pas éprouvé trop de difficultés.

Rapidement, il s'orienta, puis il désigna l'extrémité droite du couloir.

— C'est par-là... Suivez-moi...

Les six hommes se mirent à longer la muraille, à demi courbés, aussi silencieux que des ombres. Ils allaient atteindre un coude de la galerie quand, soudain, répercutée par tous les échos, une rafale de mitrailleuse crépita.

— Cette fois, aucune erreur, dit Fraine, l'alarme est donnée...

Déjà, Bob Morane s'était élancé, un hurlant :

— Fonçons !... Il nous faut délivrer mes amis avant qu'il ne soit trop tard !

## XIII

À présent, les six hommes galopaient à travers les couloirs. Morane allait sans crainte de se tromper, car la partie de la base qu'ils traversaient maintenant lui était parfaitement connue et il se dirigeait vers l'endroit où, il le pensait, Bill Ballantine et le professeur Clairembart devaient être retenus prisonniers.

Tout à coup, à un croisement de galeries, une douzaine d'hommes apparaissent. Il s'agissait de pirates car Morane en reconnut plusieurs, et parmi eux Tchen et Kiou. Ils avaient été selon toute évidence surpris dans leur sommeil par le major Briggs et ses plongeurs, car ils étaient soit en slip, soit en chemise ou autres tenues sommaires. Plusieurs d'entre eux étaient armés d'automatiques. En apercevant Bob et ses compagnons, ils s'immobilisèrent, indécis.

— Jetez vos armes ! hurla Morane. Vous n'avez aucune chance... Vous êtes pris entre deux feux.

Cet avertissement ne parut pas être entendu par Tchen qui, rapidement, braqua un revolver sur Bob et tira. Le Français eut juste le temps de se jeter de côté, et il entendit le projectile miauler à son oreille en ricochant contre la muraille. Mais lui aussi avait ouvert le feu et tiré une courte rafale. Atteint au bras par une balle, le lieutenant de Dimitri Tchou lâcha son arme. Les autres pirates, voyant les mitrailleuses braquées sur eux, prêtes à cracher leur maillechort, l'imitèrent.

— Vous ne saviez donc pas, Tchen, fit Morane en riant, que l'on ne tue pas un mort.

— Les Négritos vous ont donc manqué ? demanda le Chinois avec colère.

— Vous venez de faire la même chose, répondit Bob. Ne soyez donc pas jaloux.

Et, durement, il enchaîna :

— Où sont mes amis ?

Tchen dut comprendre qu'il était inutile de résister.

— On les a mis dans le cachot où vous avez été déjà enfermé en leur compagnie, dit-il. À notre retour, Mister Ballantine a refusé de collaborer avec nous, et le patron l'a condamné au secret, ainsi que le professeur, afin de briser leur résistance.

— Que deux de vos hommes s'occupent de ces misérables, fit Bob en se tournant vers le lieutenant Fraine. Nous allons libérer mes amis...

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant la porte de cette geôle que lui-même connaissait par expérience. Il demanda très haut :

— Bill, professeur ?... Êtes-vous là ?

Une double exclamation lui répondit.

— Le commandant !

— Bob !

C'était selon toute évidence les voix de Bill et du professeur.

— Couchez-vous à plat ventre, cria encore le Français.

Je vais faire sauter la serrure...

Il attendit quelques secondes, puis il braqua sa mitrailleuse et tira une longue rafale. Le bois de teck, arraché autour de la serrure, vola en éclats et un coup de pied paracheva la besogne.

Le battant repoussé, Bill Ballantine et le professeur Clairembart jaillirent du cachot en clignant des yeux pour avoir été longtemps condamnés, à une obscurité presque totale. Cela ne les empêcha cependant pas de reconnaître leur ami.

— Bob ! lança le savant. On vous croyait mort, d'après ce que Bill avait dit...

— Je pensais que vous aviez été tué par les Négritos, déclara à son tour l'Écossais.

— Un autre aurait peut-être eu le crâne fracturé, fit Morane, mais j'ai la tête dure.

— Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'à nous ? demanda Clairembart.

— Ce serait trop long à raconter pour l'instant... Mais vous, que vous est-il arrivé depuis ma disparition ?

— Quand je vous ai cru mort, expliqua Ballantine, j'ai refusé, une fois de retour ici, de piloter l'Oiseau de Feu. Alors, le Requin Chinois nous a fait mettre au secret dans ce cachot, jusqu'à ce que je change de décision.

— Le Requin Chinois ! ricana Morane. Étonnant que nous ne l'ayons pas aperçu. Peut-être, après tout, a-t-il le sommeil dur.

Et s'adressant à Fraine, Bob continua :

— Venez, lieutenant. Peut-être avons-nous encore une chance de prendre le squale dans son trou.

Ils atteignaient la rotonde sur laquelle s'ouvrait le logis de Dimitri Tchou, quand celui-ci apparut soudain. Il avait pris soin de se vêtir et tenait un gros automatique entre ses doigts boudinés. En apercevant Morane, Bill, Clairembart et les commandos, il braqua son arme dans leur direction et ouvrit le feu, les obligeant à se mettre à l'abri. Sans attendre, il tourna les talons et se mit à fuir. Levant sa mitrailleuse, un des soldats le visa soigneusement mais, de la main, Bob abaissa le canon de l'arme.

— Non, il nous le faut vivant !

Comme le Requin Chinois allait disparaître dans une des galeries débouchant sur la rotonde, Morane lui cria :

— Rendez-vous, Tchou !... Vous n'avez aucune chance.

Pourtant le gros homme ne parut pas entendre et disparut.

— Poursuivons-le, décida Bob. Il se fatiguera avant nous... Essayons seulement de ne pas le perdre de vue.

Suivi par les commandos, Bill et le professeur, il s'engagea dans le couloir emprunté par le Requin Chinois. Ce dernier avait pris un peu d'avance. Il se retourna à nouveau pour tirer, mais Morane l'interpella à nouveau.

— Que ferez-vous quand votre arme sera vide, monsieur Tchou ?... Nous courons plus vite que vous et vous savez bien que, dans la direction où vous allez, il n'y a pas d'autre issue que le tunnel sous la mer.

L'Eurasien s'était arrêté pour faire feu, mais il ne pressa pas la détente de son arme.

— Vous avez raison, commandant Morane, crie-t-il, que ferai-je quand mon arme sera vide ? J'aimerais tant garder ma dernière balle pour vous !

Il se remit à courir. Pourtant, il ne devait pas atteindre l'autre extrémité de la galerie, car des silhouettes venaient d'apparaître, lui barrant le passage. Les silhouettes de six hommes vêtus de combinaisons isothermiques.

— Le major Briggs et ses plongeurs ! dit le lieutenant Fraine.

— Oui, le major Briggs et ses plongeurs, approuva Morane. Cette fois, notre Requin Chinois n'a plus aucune chance de nous brûler la politesse... s'il lui en restait une !

## XIV

Indécis, Dimitri Tchou s'était immobilisé, ses regards allant de l'un à l'autre groupe ennemi. Visiblement, il hésitait à tirer, dans la crainte d'une riposte qui ne lui laisserait pas la moindre chance.

— Vous voyez bien que vous ne pouvez plus vous en sortir, Tchou, lança Morane. Laissez tomber.

Les réactions du pirate furent d'une rapidité extrême, mais ce ne fut pas exactement celles qu'on attendait. Il bondit vers la muraille qui lui faisait face et disparut, tout à fait comme si le roc l'avait absorbé.

— Où est-il donc passé ? interrogea le lieutenant Fraine. Il ne s'est quand même pas volatilisé.

— Si je me souviens bien, dit Bob, il y a là l'amorce d'une étroite galerie que, jadis, les Japonais avaient commencé à creuser mais qu'ils n'ont pas achevée. Elle est donc sans issue. Nous tenons notre homme.

Les deux groupes se rejoignirent à l'endroit où le Requin Chinois avait disparu. Une étroite galerie s'ouvrait bien là, en effet, se perdant dans les profondeurs du rocher.

— Ma mémoire était bonne, dit Morane. Monsieur Tchou est à nous. Il semblait affolé et il a choisi la première issue qui s'offrait à lui, sans se souvenir que cette issue était en réalité un cul-de-sac.

— Bien sûr, intervint le major Briggs, mais il est armé et, s'il a des munitions, il peut nous tenir tête pendant un moment.

— Nous allons essayer de le déloger, déclara le Français. Venez avec moi, lieutenant.

Accompagné de Fraine, il se glissa en rampant dans la galerie. Les deux hommes se placèrent de chaque côté de l'entrée, et Bob cria :

— Rendez-vous, Tchou !... Vous n'avez aucune chance, et vous le savez...

La voix du Requin Chinois leur parvint, relativement proche.

— Venez donc me prendre, si vous l'osez, commandant Morane !

En même temps, des coups de feu claquaient, faisant retentir les échos des souterrains, et des balles ricochaient contre le roc.

— J'ai compté les coups qu'il a tirés depuis le début, dit Morane. Sept en tout. Or, d'après ce que j'ai pu en juger, son arme était un auto-colt 45, dont le chargeur contient tout juste sept balles... Je crois que je puis aller le cueillir...

— Et s'il a des chargeurs de recharge ? demanda Fraine.

— C'est une chance à courir.

— Peut-être, commandant Morane, mais j'estime que ce risque est bien grand. Personnellement, je connais un meilleur moyen.

Le chef des commandos fouilla dans un des petits sacs suspendus à son harnachement de poitrine, et il en tira un objet ovoïde, que Bob reconnut aussitôt.

— Non, pas de grenade, dit-il. Nous devons le prendre vivant.

— Ne craignez rien, assura Fraine. C'est une simple grenade offensive. Elle lui fera plus de peur que de mal.

Rapidement, l'officier dégoupilla le projectile et le lança, aussi loin qu'il put, à l'intérieur du couloir.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis une sourde déflagration ébranla les profondeurs de la galerie, d'où sortit bientôt un épais nuage de poussière. Il y eut un long silence. Ensuite, la voix du Requin Chinois se fit entendre, suppliante.

— Arrêtez !... Je me rends... Je me rends...

— Pour commencer, jetez votre arme, ordonna Morane.

Un automatique jaillit de l'ouverture et roula à proximité du lieutenant Fraine, qui s'en empara pour dire, après avoir extrait le chargeur :

— Il était bien vide.

— Sortez Tchou, cria encore Bob, et les mains en l'air. Si vous êtes docile, il ne vous arrivera pas le moindre mal.

Il y eut un bruit de pas, et l'Eurasien fit son apparition, les mains levées au-dessus de la tête. Ses vêtements déchirés et son

visage sali par l'explosion de la grenade, il faisait vraiment piteuse mine.

— Voilà un Requin Chinois qui me semble bien penaud, n'est-ce pas lieutenant ? fit Morane avec un ricanement.

Fraine approuva :

— Il forcerait un vrai requin à s'étouffer de rire, et il est bien connu que ces animaux-là n'ont pas le sens de l'humour.

Le canon de la mitraillette de Morane était braqué sur Dimitri Tchou.

— Surtout, marchez droit, monsieur le Requin Chinois, recommanda Bob. Nous allons vous offrir une jolie paire de bracelets d'acier.

Bill Ballantine, le professeur Clairembart, Briggs et ses hommes, qui s'étaient écartés pour ne pas risquer d'être atteints par une balle perdue, entouraient maintenant le prisonnier, qui fut vite réduit à l'impuissance.

Le danger passé, Dimitri Tchou avait à présent retrouvé un peu de sa confiance en lui-même. Tandis que les commandos l'entraînaient, il se tourna vers Bob, pour jeter d'une voix haineuse :

— Nous nous retrouverons, soyez sans crainte, commandant Morane.

— Bien sûr, monsieur Tchou, répondit le Français, nous nous retrouverons quand vous sortirez de prison, si vous en sortez jamais, et j'espère qu'alors vous serez dans une tenue plus décente, pour que nous puissions parler entre gentlemen.

## XV

Le major Briggs, le professeur Clairembart, Bill Ballantine et Morane se trouvaient à présent sur le débarcadère auquel demeurait amarré l'Oiseau de Feu, intact. Longuement, les quatre hommes considérèrent l'appareil, puis Briggs déclara :

— Ainsi, tout finit pour le mieux. Nous avons récupéré l'Oiseau de Feu et les pirates ont été mis hors d'état de nuire. Tout cela grâce à vous, Bob. Un moment pourtant, j'ai bien cru qu'il y aurait du grabuge, quand un de ces forbans est apparu et a ouvert le feu sur nous, donnant ainsi l'alarme.

— Si l'alerte avait été donnée un peu plus tôt, dit Morane, tout aurait peut-être été perdu. Mais les hommes du lieutenant Fraine et moi avons pu agir assez rapidement pour sauver Bill et le professeur, puis nous emparer du Requin Chinois.

À nouveau, le major Briggs considéra longuement le merveilleux appareil amarré au wharf.

— Il me reste encore à vous demander une faveur, Bob, fit-il, c'est de ramener l'Oiseau de Feu à Boro-Boro, puisque vous seul, et Bill peut-être, êtes capables de le piloter. Le spécialiste qui doit remplacer Crawford arrivera dans quelques jours seulement.

— Nous ramènerons l'Oiseau de Feu à Boro-Boro, assura le Français. Ensuite, je regagnerai Paris pour y retrouver mes pantoufles. Je commence à en avoir par-dessus la tête de rouler ma bosse.

— Et moi je rentrerai en Ecosse, dit Bill à son tour. J'ai hâte d'aller jeter un coup d'œil sur mes élevages de poulets.

— Des avions auraient repéré de très vieilles ruines au pôle Sud, déclara le professeur Clairembart. Je vais m'y rendre avant que d'autres chercheurs ne me devancent.

Et le vieil archéologue glissa, sans avoir l'air d'y toucher :

— J'aurais besoin de quelques collaborateurs qui...

— De vieilles ruines au pôle Sud, murmura Morane rêveusement, et inexplorées bien sûr... Qu'en penses-tu, Bill ?

Le gigantesque Écossais poussa un énorme soupir dans lequel il y avait beaucoup de résignation.

— Ce que j'en pense, commandant ? C'est qu'il est fort probable que nous irons faire un petit tour dans l'Antarctique avec le professeur. Et il est fort probable aussi que ces ruines, nous les découvrirons, même s'il vous fallait faire fondre toute la glace polaire au chalumeau.

FIN